

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 512 - SAMEDI, 24 FEVRIER 1894

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme .



PROJET DU MONUMENT CHENIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU MODÈLE DE M. HÉBERT

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 FEVRIER 1894

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Carnet du "Monde Illustré" — Monument Chénier. — Chronique, par Z. Mayrand. — Poésie : Une vieille fille, par André Theuriot. — Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard — Nouvelle : Un ménage de chanteurs, par Alphonse Daudet — M. le comte de Mun. — Edifices remarquables aux Etats-Unis. — Les troubles en Sicile. — Une révolte en mer (avec gravures). — Faits scientifiques. — Notes et faits : Variétés musicale. ; Histoire des mots et locutions ; Histoire d'agriculture ; Histoire de l'imprimerie ; Aide-toi, le Ciel t'aidera ; Reines qui fument, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Feuilletons : En famille ; Les mangeurs de feu. — Galerie échiquéenne.

GRAVURES — Projet du monument Chénier, d'après une photographie du modèle de M. Hébert. — Les troubles en Italie : Le port de Palerme ; un Sicilien ; Filles du peuple. — Portrait de M. le comte de Mun. — Portrait du général Morra. — Edifices remarquables aux Etats-Unis : Temple maçonnique ; Eglise de la Trinité ; Statue de la Liberté ; Le Capitole et la roue Ferris ; Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 3 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

## ENTRE-NOUS.

PENDANT que les hommes — certains journalistes surtout — s'évertuent à se blesser les uns les autres, à propos de leurs croyances religieuses, les femmes leur donnent une bonne leçon, dont ils devraient profiter.

Ce qui vient de se passer en effet, à Montréal, est vraiment remarquable, car

on a vu les femmes du meilleur monde se réunir, discuter les meilleurs moyens de venir en aide aux déshérités de la fortune, sans distinction de race ou de religion. C'est le meilleur, le seul moyen d'arriver à un résultat sérieux.

Le conseil national des femmes de Montréal, fondé sous l'impulsion de lady Aberdeen, s'est

réuni, pour la première fois, il y a quelques jours, et c'est là que trois des membres les plus distingués de cette société ont traité différents sujets se rapportant au but de l'association.

Ces dames étaient : Mme Thibaudeau, Mme de Sola et Mme Wilson ; une catholique, une israélite et une protestante, trois religions réunies sur un même terrain, ayant le même objectif : faire le bien.

\* \* Ceci, je le répète, est un bon exemple, c'est la démonstration de la possibilité d'une communion d'idées qui doit exister à propos de certaines vérités communes à toutes les religions, certains individus qui ne le comprennent pas, refuseraient au contraire de s'associer aux efforts d'hommes de bien qui ne partagent pas leurs croyances, et la preuve en est qu'ils ne croient pas pouvoir mieux les insulter qu'en leur disant qu'ils appartiennent à une secte ou à une autre, que la chose soit vraie ou fausse.

Ne voit-on pas, en effet, des gens qui se prétendent catholiques se faire un plaisir de dire à d'autres qui ont le malheur de ne pas partager leurs idées, qu'ils sont "méthodistes, calvinistes, franc-maçons, etc.", et cela avec l'intention non dissimulée de leur faire tort aux yeux du public, de la masse.

Car ces injures ne sont que relatives.

Dire à un protestant qu'il est presbytérien, calviniste, luthérien, unitarien, etc., etc., n'est pas l'injurier, mais il se considérera comme gravement offensé si on lui dit qu'il est "papistes".

C'est exactement la même chose que dans le cas cité plus haut, c'est l'intention seule qui constitue l'insulte.

Qu'un individu dise à un Allemand qu'il est prussien, le teuton s'en glorifiera ; qu'il applique le même terme à un Français, il est à peu près sûr de recevoir une gifle.

Les exemples de ce genre sont très communs et, pour ne pas en dire trop long sur le sujet, je n'en citerai plus qu'un.

Les Arabes considèrent comme une injure mortelle l'appellation de "chrétien" ; ils ont même la fâcheuse habitude, qui dénote une éducation négligée, d'appeler tous les Européens : "Chiens de chrétiens."

Chien est un peu raide.

\* \* Que serait-il donc arrivé l'autre jour, si les femmes, imitant les hommes dont je parlais tout à l'heure, s'étaient traitées de "juive," de "papistes" et de "méthodistes" ? Quelle crépée de chignons !

Mais ce danger n'était pas à craindre pour plusieurs raisons, parce que celles qui font partie de cette société sont bien élevées, parce qu'elles ont le cœur trop haut et qu'elles ne sont guidées dans leur œuvre que par la bonté, cette bonté qui fait de la femme l'être aimant et toujours prêt à tendre la main aux malheureux.

Le début du conseil national des femmes de Montréal est heureux, puisse l'avenir ne lui donner que des sourires et la misère sera moins noire aux pauvres, le malheur moins difficile à supporter.

Qui sait ce qu'une femme, au jour de nos tristesses, Peut inventer de soins, d'amitié, de caresses, Pour alléger nos maux, pour calmer nos douleurs ?

\* \* Je vous parlais dernièrement de la triste condition faite, dans notre province, aux instituteurs et aux institutrices et les renseignements publiés il y a quelques jours dans un journal de cette ville ne font que confirmer ce que je disais. Voici une statistique assez significative.

INSTITUTEURS	TRAITEMENT MOYEN
Protestants (avec certificat)	\$703 77
Catholiques "	418 75
Protestants (sans certificat)	599 88
Catholiques "	196.64
INSTITUTRICES	
Protestantes (avec certificat)	185 75
Catholiques "	108 51
Protestantes (sans certificat)	140 61
Catholiques "	73.19

Vous voyez que les protestants sont plus généreux que nous, et qu'ils comprennent que les personnes auxquelles ils confient l'instruction de leurs enfants doivent être rétribuées d'une manière convenable.

\* \* On sait depuis longtemps que la propreté éloigne les maladies, mais un savant français vient d'affirmer que la plupart des affections contagieuses sont propagées par la saleté des mains, et comme ce qu'il dit peut être utile à tous, je n'hésite à reproduire un passage de son article :

Voici comment il s'exprime :

" Ah ! vos mains ! Regardez-les, comme elles sont sales ! Les avez-vous seulement lavées une petite fois depuis ce matin ? Non. En ces ongles mal taillés et en deuil, combien croyez-vous que vous portez là de maladies dans cette crasse noire et humide, sous votre ongle et dans les pores de votre peau ? Réfléchissez. Savez-vous où vos mains ont traîné toute la journée ? Qui sait ce que vous avez touché et à travers quels foyers d'épidémies elles ont patangé ? Et vous les portez à votre bouche, vous touchez vos aliments inconsciemment et avec incurie, car vous seriez épouvanté si on vous montrait ce qui grouille dessus. Aussi, vos dents se gâtent, les maux de gorge pleuvent, vous êtes la proie incessante de tous ces mille riens, de toutes ces maladies qui vous assiègent constamment et qui heureusement guérissent seules, jusqu'au jour où avec vos mains sales vous introduisez en vous un beau bacille de la fièvre typhoïde, de la fluxion de poitrine, du muguet ou de l'influenza dont vous mourrez. Vous avez empoisonné votre propre plaie, vous succombez de votre propre infection.

" Faites donc comme le veut le chirurgien avisé ; les ciseaux aux ongles, la brosse à vos mains, surtout avant de manger, lavez-vous les mains."

Conseils d'autant plus faciles à suivre que les remèdes ne sont pas coûteux.

\* \* Déroulède vient de publier un nouveau volume : *Les chants du paysan*, dans lesquels on retrouve encore et toujours la note patriotique.

Je n'en citerai qu'un extrait qui suffira pour donner une idée du souffle qui anime les vers de ce livre.

J'ai compté les trésors infinis de ta terre,  
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel ;  
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère ;  
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.

Ce n'est pas seulement l'Alsace ou la Bretagne,  
La Lorraine ou l'Anjou la Provence ou l'Artois ;  
C'est ton champ, ta forêt, tes fleurs et ta montagne,  
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois.

Et je veux, attendant qu'un Br-nnus nous délivre,  
Caché comme un druide au fond d'une forêt,  
Changer ta bonne terre où le ciel m'a fait vivre,  
Et les bons paysans sans qui rien ne vivrait.

Bien pensé et bien dit, Déroulède !

\* \* On est en pleine mer, le navire commence à danser, le vent souffle dur, les vagues grossissent. Un clergyman, qui se trouve à bord, commence à avoir peur et va trouver le capitaine.

— Capitaine... y a-t-il du danger ?

Pour toute réponse le vieux marin lui fait signe de le suivre. Arrivés près de l'écouille d'où l'on voit des matelots jouer aux cartes en tenant des propos... de mer, le capitaine lui dit :

— Croyez-vous que s'il y avait du danger ils jureraient comme ça ?

Le clergyman rassuré retourne se coucher, mais bientôt le vent redouble, le navire danse de plus belle, tant et si bien que le malheureux passager croit qu'il est perdu.

Se souvenant toutefois de la réponse du capitaine, il monte sur le pont, va près de l'écouille d'avant, en se tenant aux cordages et... écoute.

La voix des matelots arrive à lui et, joignant les mains, en levant les yeux au ciel :

— Dieu merci, murmure-t-il, ils jurent encore !

LÉON LEDIEU.



Son Honneur le lieutenant-gouverneur Kirkpatrick a ouvert la quatrième session du septième parlement de l'Assemblée législative d'Ontario

\* \*

Les administrateurs de la Compagnie du Canal de Suez ont de nouveau choisi M. Ferdinand de Lesseps comme président honoraire de cette compagnie.

\* \*

M. J.-O. Villeneuve, le nouveau maire de Montréal, a prêté le serment d'office et a pris possession de la mairie ; la réception officielle n'aura toutefois lieu que lundi le 26 courant.

\* \*

Un correspondant, qui n'a pas signé son nom, nous envoie une poésie de M. Alphonse Poitras. Comme nous l'avons déjà dit bien des fois, nous ne pouvons accepter d'envoi, quel qu'il soit, s'il n'est pas couvert par un nom responsable.

\* \*

Un grand mouvement se fait en ce moment-ci en Angleterre, pour faire supprimer la Chambre des Lords. Ce grand corps d'Etat, par ses mesures tyranniques et arbitraires, s'est attiré les haines du peuple, et les libéraux sont décidés à lui faire une guerre acharnée.

\* \*

Un malheureux, suivant l'exemple de l'anarchiste Vaillant, a lancé une bombe dans la gare Saint Lazare, à Paris, mardi de la semaine dernière. Arrêté sur le champ, il a été mis en sûreté après une lutte désespérée. On croit que ce misérable, qui a déclaré se nommer Henry Breton, cache son véritable nom, et on fait de grands efforts pour découvrir son identité.

\* \*

D'après un rapport publié par M. le juge Chauveau, président du comité du monument de Champlain, fondateur de Québec, ce comité aurait déposé en banque une somme de \$16 000. Aussitôt qu'on aura, à l'aide de nouvelles souscriptions, atteint le chiffre de \$30,000, on fera ériger le monument, ce qui sera de nouveau à Québec, l'occasion de fêtes magnifiques.

\* \*

Le pape a autorisé Mgr l'évêque de Versailles d'exposer, à l'occasion des fêtes du mois de mai, la tunique de Jésus Christ, qui est conservée à l'église d'Argenteuil. Cependant, les cartes d'invitation qui seront envoyées pour cette circonstance ne devront pas mentionner que cette tunique est le manteau sans couture qui portait Notre Seigneur, et qui est conservé dans la cathédrale de Trèves.

\* \*

Nous recevons un numéro du *Naturaliste Canadien*, publié à Chicoutimi, par M. l'abbé J.-A. Huard. Cette petite revue scientifique, entièrement consacrée à l'histoire naturelle de notre pays, devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui ont quelque penchant à étudier les merveilles de la féconde nature qui nous entoure, sans que nous nous en occupions. Autrefois dirigée par le savant et regretté M. l'abbé Provencher, elle vit sa publication accidentellement interrompue à plusieurs reprises. Enfin, M. l'abbé Huard a entrepris de continuer l'œuvre commencée ; nous lui sou-

haitons plein succès dans la tâche si glorieusement ardue qu'il vient de s'imposer.

\* \*

Comme on le sait, le parlement fédéral d'Ontario s'ouvrira le 15 mars prochain. Beaucoup prétendent que cette session sera fort longue et durera peut-être cinq grands mois. D'autres, au contraire, pensent que deux mois suffiront pour les délibérations. On dit que la réception qui sera donnée par le gouverneur-général après l'ouverture du parlement dépassera en splendeur tout ce qui s'est vu jusqu'ici au Canada.

\* \*

*La voix humaine révélatrice de l'âme*, tel est le titre d'une curieuse étude publiée par le docteur James Cocke dans la revue *Arena*, de Boston. Le docteur Cocke est devenu aveugle à la suite d'un accident, et, depuis, "il n'a connu le monde que par l'ouïe et le toucher". De ces deux modes de connaissance, il préfère infiniment le premier. Il s'est souvent trompé sur le caractère des gens en palpant leur visage, rarement en les écoutant parler. D'ailleurs, il attache peu d'importance à ce qu'on lui dit ; le son de la voix est son seul guide. M. Cocke nous donne les résultats psychologiques de quelques unes de ces expériences. Les voix anglaises sont généralement vulgaires ; celles des négociants de Londres trahissent des natures, mais sans méchanteté ; celle de M. Joseph Chamberlain est froide et courtoise ; celle de M. Oscar Wilde glaciale affectée, vaniteuse... Et voilà des gens prestement jugés.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE — M. M. W. Hudon, Québec — Nous avons bien reçu votre joli dessin, *Souvenir pour le Carnaval de Québec*, malheureusement, nous ne pouvons le reproduire : les teintes de la photographie étant déjà beaucoup trop claires. Recevez toutes nos félicitations et nos plus sincères remerciements.

M. P.-G. Roy, Lévis — Nous accusons également réception de la photographie du magnifique dessin-souvenir, œuvre de M. Léonidas Guénette, de la maison Livernois, de Québec. Nous regrettons beaucoup que cette photographie, trop glacée, ne puisse pas être reproduite en photogravure, ce qui nous prive du plaisir de la faire paraître dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Mr E. A. M., Ottawa — Reçu votre petit morceau : nous le publierons si vous parvenez à trouver, pour le second vers, une autre rime que le mot *idéale* qui ne peut jamais être, au féminin, considéré comme un nom.

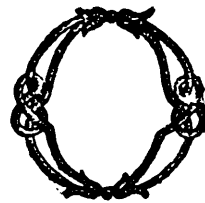
Carl B., Montréal. — Votre petite pièce de poésie aurait besoin d'être retouchée avant d'être livrée à la publication ; la dernière strophe, surtout, est vraiment trop faible.

#### MONUMENT CHENIER

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui une photographie du monument Chénier, d'après le modèle exécuté par M. Hébert. Comme on le voit, notre sculpteur national vient encore de produire une œuvre magnifique. L'attitude du héros de Saint-Eustache est vraiment superbe. Tout frémissant, les cheveux au vent, il serre encore dans sa main le pauvre et rustique fusil qui bientôt deviendra inutile ! Sans s'occuper du boulet anglais qui vient de trouer la terre sous ses pieds, il regarde au loin le champ de bataille où va mourir cette liberté pour laquelle il a tant combattu !

Une expression à la fois douloureuse et énergique est peinte sur son visage : tout est perdu, la victoire s'est envolée, et les lèvres du héros s'entreouvrent déjà, dans son désespoir pour lancer ce cri sublime de : "Vive la liberté !" que ses concitoyens ont pieusement conservé dans leur cœur, en attendant qu'ils le gravent en lettres ineffaçables sur le piedestal du monument.



N a chanté le Printemps sur tous les tons ; on a dit de l'Hiver tout le mal imaginable : il y a là du machiavélisme ; on a déjà trop médié du bonhomme Hiver, et il est temps de lui rendre son juste mérite.

Voici donc que je m'inscris en faux contre ces accusations, en essayant de défendre sa noble cause.

L'Hiver n'est il pas la saison pour l'homme des champs, qui savoure en paix sous son règne le doux fruit des sueurs qu'il a versées dans le cours des autres saisons ? Pendant que l'aiglon prend ses ébats, la famille du cultivateur forme un demi-cercle autour de l'âtre rustique où crépite un feu joyeux et réconfortant, la mère endort le petit sur ses genoux ; le père cause de ses espérances, de ses projets champêtres, de l'embellissement du patrimoine ; le vieillard raconte les prouesses du bon vieux temps ; grand-maman débite, d'une voix tremblante, ses contes féeriques. Et tout ce monde est heureux comme Philémon et Baucis.

N'est ce pas l'Hiver qui voit luire le Noël chrétien, les fêtes incomparables de Jésus-Enfant ?

N'est ce pas l'Hiver qui préside au renouvellement des années, donnant la main à l'an qui finit comme à l'an qui commence ?

Comment décrire tout le charme de ces chaudes poignées de mains, de ces baisers donnés ou volés, de ces témoignages spontanés d'amitié incréés sous forme d'étrennes et de cadeaux, enfin des mille et une bonnes choses et agréables surprises que la nouvelle année nous apporte dans les plis de sa toge. Et que vous dirais-je du carnaval ? Demandez aux Québécois ce qu'ils en pensent : ils seront unanimes à vous exprimer leur admiration et leur enthousiasme pour ce beau et pétillant Gail-lard, digne fils de l'Hiver.

Contemplons le gai cortège du roi des Neiges et des Glaces. Les réunions d'amis, les soirées intimes, les danses, les chansons canadiennes, la glissoire aux courses vertigineuses, le patin aux gracieux méandres, la raquette aux promenades pittoresques.

Les ris et les jeux rivalisent d'ardeur pour égayer et rajeunir le bonhomme Hiver.

On dit que son grand manteau blanc n'est pas tout à fait à la mode : Mais, après tout, ils ne manquent pas d'une certaine originalité, d'une beauté *sui generis* ces arbres couverts d'un soyeux frimas, aux branches desquels se suspend et scintille la givre cristallisé comme des clochettes d'argent. Le grand manteau blanc ne semble-t-il pas constellé de perles et d'émeraudes, quand le soleil de février, précurseur du Printemps, y fait miroiter ses radieux rayons ?

J'oubliais une des gloires de l'hiver canadien : ces bruyants chantiers où l'infatigable voyageur fait tomber sous les coups redoublés de sa cognée l'orgueil des forêts du grand Nord, ces arbres géants qui se transforment merveilleusement, sous l'effort du travail et de l'industrie, pour venir orner les somptueux palais de nos cités.

Comment pourrai-je passer sous silence ce magnifique pont de glace, que l'Hiver a jeté sur le dos du Saint-Laurent, comme un cavalier selle son coursier fougueux ! Ne le trouvez-vous pas solide et bien fait ? Si vous lui trouvez des défauts, hé bien ! corrigez les ; pour moi, je n'en trouve pas.

Mais l'Hiver est sur son déclin, il va bientôt nous faire la révérence. Prenons congé de ce bon vieillard qui s'est montré aussi aimable que possible, et, le sourire aux lèvres, disons-lui : Au revoir en 1895.

*H. Mayrand*



## UNE VIEILLE FILLE

La maison qu'elle habite aux portes du faubourg,  
En province, est muette, oubliée et maussade ;  
Les grands vents pluvieux ont noirci la façade,  
L'ombre embellit les couloirs, l'herbe croit dans la cour.

Avec de vieilles gens, elle est là tout le jour,  
Dans une chambre close où règne une odeur fade ;  
Tout le jour elle est là, pâle et déjà malade.  
Pauvre fille sans dot, sans beauté, sans amour.

Jadis, quand le printemps fleurissait sa fenêtre,  
Elle disait, sentant frissonner tout son être :  
— " Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui ? ... "

Les printemps sont passés, vides et lourds d'ennui ;  
Son œil bleu s'est voilé d'une langueur mortelle ;  
Elle dit maintenant : — " La fin, quand viendra-t-elle ? "

ANDRÉ THEURIET.

## NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Deuxième partie. — Eloquence religieuse



FLÉCHIER. — Esprit Fléchier naquit en 1632, à Pernes, dans le comtat Venaissin, en Provence.

Aussitôt qu'il fut prêtre, il vint à Paris. Son bel esprit, ses manières distinguées, sa profonde érudition le firent admettre au cénacle littéraire du fameux

hôtel de Rambouillet.

Le duc de Montausier qui avait remarqué cette intelligence d'élite, se plut à le faire comblé d'honneurs, et le fit nommer par le roi comme lecteur du Dauphin, et plus tard évêque de Nîmes. C'est alors qu'il prononça ses meilleures oraisons funèbres et qu'il prêcha devant la cour les Avents de 1676 à 1682.

Dans ses dernières années, il abandonna la prédication et se livra exclusivement au bonheur de son diocèse, et mourut en 1710, après avoir donné les exemples les plus touchants d'une grande charité et d'une admirable bonté.

Cet orateur, que l'on a surnommé l'*Isocrate français*, a produit un grand nombre d'œuvres, et nous signalons entre autres des *Panegyriques*, des *Sermons de morale*, des *Oraisons funèbres*, des *Œuvres mêlées*, une *Vie du cardinal Ximénès*, une *Histoire de Théodose le Grand*, des *Lettres*, des *Mémoires*, etc.

On admire chez Fléchier une phrase toujours correcte et habilement placée, une forme très soignée, un style fleuri et abondant, une harmonie toujours soutenue, mais on sent chez lui un manque de chaleur et de persuasion, une absence presque complète de force et de sublimité, une élégance qui ne coule pas de source comme celle de Massillon. Cependant, son oraison funèbre de Turenne, que l'on place avec raison au-dessus de celle de Mascaron, fit pleurer le grand roi, et prouva que Fléchier, lorsqu'il oubliait d'être rhéteur, savait trouver la véritable éloquence.

" Ce qui domine dans M. Fléchier, dit Rollin, est une pureté de langage, une élégance du style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une vivacité d'imagination, et ce qui en est une suite, un art mer-

veilleux de peindre les objets et de les rendre comme sensibles et palpables. Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout, mêmes tons, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées et souvent les affaiblit en voulant les orner."



BOURDALOUE—Louis Bourdaloue, d'une ancienne famille de robe de la ville de Bourges, naquit en 1632.

Après de fortes et brillantes études chez les Pères Jésuites, il entra dans cet ordre si fécond en génies et, après quelques années d'enseignement, fut chargé d'aller prêcher

en province où, par son éloquence persuasive, il opéra un très grand nombre de conversions.

Sa réputation grandissait de jour en jour ; Bourdaloue fut appelé à Paris en 1669, pour succéder à Bossuet, comme prédicateur du roi, position éminente qu'il garda jusqu'en 1697.

A la révocation du fameux *Edit de Nantes*, Bourdaloue se rendit dans le Languedoc, un des foyers du protestantisme, pour tâcher de ramener à la vérité les nombreux partisans de l'Eglise réformée, et les succès étonnants qui couronnèrent sa prédication firent de ce jésuite éloquent l'homme le plus aimé et le plus admiré de son temps.

Quelques années avant sa mort, qui arriva en 1704, Bourdaloue se retira à la maison de la Flèche, vivant dans la prière et les mortifications.

Cet orateur rappelle le genre de Démosthène ; une force de logique foudroyante, un raisonnement serré, un style naturel et concis, l'éclat des pensées, tout chez lui vous étonne, vous entraîne et vous subjugué. Il n'a point cette richesse d'idées, cette imagination vive et brillante, cette poésie d'images, cette harmonie enchanteresse des phrases que nous admirons dans Massillon entre autres, mais il cherche plutôt à convaincre par la multitude des preuves et la force des raisonnements.

La spirituelle Mme de Sévigné appréciait beaucoup Bourdaloue, et dans une de ses correspondances à sa fille, nous lisons ces lignes qui nous donnent une idée de l'effet des sermons de ce jésuite :

" Le Père Bourdaloue fit un sermon, le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde : il était d'une force à faire trembler les courtisans. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur qui fut présenté au temple. Enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains points furent poussés comme les auraient poussés l'apôtre saint Paul."

Bourdaloue ne savait pas flatter, et quoiqu'il fut d'habitude aux prédicateurs du roi de placer toujours, en tête de leurs sermons, une louange et une flatterie à l'adresse du roi et de la cour, il commença un jour ainsi une allocution :

" Sire, je n'adresse point de compliments à Votre Majesté, par ce que je n'en ai point trouvé dans l'Evangile."

Je termine par cette appréciation de La Harpe :

" Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui ; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son avent, son carême, et particulièrement ses sermons sur les mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction, auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu ! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères du salut ? Quel autre en a fait connaître comme lui la hauteur, la richesse et l'étendue ? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur, comme Bossuet en élévation ! Certes ce n'est pas un mérite vulgaire qu'un recueil de ses sermons qu'on

peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc, pour des chrétiens, une des meilleures lectures possibles. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible : il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient tous jours parole."

Pierre Bidard



## UN MENAGE DE CHANTEURS



COMMENT ne se seraient-ils pas aimés ! Beaux et célèbres tous les deux, chantant dans les mêmes pièces, vivant chaque soir pendant cinq actes de la même vie officielle et passionnée. On ne joue pas impunément avec le feu. On ne se dit pas vingt fois par mois : " Je t'aime ! " sur des soupirs de flûte et des tremolos de

violin sans finir par se prendre à l'émotion de sa propre voix. A la longue, la passion leur vint dans des enveloppements d'harmonie, des surprises de rythme, des splendeurs de costumes et de toiles de fond. Elle leur arriva par la fenêtre qu'Elsa et Lohengrin ouvrent toute grande sur la nuit vibrante de sons et de clartés :

Viens respirer les senteurs enivrantes...

Elle se glissa entre les colonnes blanches du balcon des Capulets, où Roméo et Juliette s'attachent sous des lueurs d'aube :

Non ! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'aloueste.

Et, mollement, elle surprit Faust et Marguerite dans ce rayon de lune qui monte du banc rustique aux volets de la petite chambre, parmi des entrelacements de lierre et de roses fleuries :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

Bientôt tout Paris connut leur amour et s'y intéressa. Ce fut la curiosité de la saison. On venait admirer ces deux belles étoiles gravitant doucement l'une vers l'autre dans le ciel musical de l'Opéra. Enfin, un soir, après un rappel enthousiaste, comme la toile achevait de se baisser, séparant la salle bruyante d'applaudissements et la scène semée de bouquets, où la robe blanche de Juliette traînait sur des camélias éfenillés, les deux chanteurs furent pris d'un élan irrésistible, comme si leur amour, un peu factice, n'attendait pour se révéler que l'émotion d'un grand triomphe. Leurs mains s'étreignirent, des serments s'échangèrent, consacrés par les bravos lointains et persistants de la salle. Les deux étoiles avaient fait leur jonction.

Après le mariage, on resta quelque temps sans les revoir. Puis, le congé expiré, ils rentrèrent ensemble dans la même pièce. Cette rentrée fut une révélation. Jusqu'à ce jour, entre les deux chanteurs, c'était l'homme qui avait primé. Plus âgé, mieux fait au public dont il connaissait bien les faiblesses, les préférences, il jouait du parterre et des loges avec sa voix. Près de lui, l'autre ne semblait guère qu'une élève admirablement douée, la promesse d'un génie futur ; sa voix trop jeune avait des angles, ainsi que ses épaules un peu minces et grêles. Aussi, au retour, quand elle parut dans un de ses rôles d'autrefois et que le son plein, riche, étoffé, s'échappa dans les premières notes, abondant et pur comme l'eau d'une source vive, il y eut dans la salle un charme



d'étonnement si grand, que tout l'intérêt de la soirée se concentra autour d'elle. Ce fut pour la jeune femme un de ces jours heureux où l'atmosphère qui vous entoure se fait limpide, légère, vibrante, pour vous apporter tous les rayons, toutes les adulations du succès. Quant au mari, on oublia presque de l'approuver, et comme tous les éblouissements font une ombre profonde autour d'eux, il se trouva relégué ni plus ni moins qu'un comparse dans le coin le plus obscur de la scène.

Après tout, cette passion qui s'était révélée dans le jeu de la chanteuse, dans sa voix doublée de charme et de tendresse, était inspirée par lui. Lui seul donnait la flamme à ces yeux profonds ; et cette idée aurait dû le rendre fier, mais la vanité du comédien fut plus forte. A la fin du spectacle, il appela le chef de claque et le seconda de la belle façon. On avait manqué ses entrées, ses sorties, oublié le rappel du troisième acte. Il se plaindrait au directeur...

Hélas ! Il eut beau dire, et la claque eut beau saire, la faveur du public désormais conquise à sa femme lui resta définitivement. Il y eut pour elle un bonheur de rôles bien choisis, appropriés à son talent, à sa beauté, où elle apparaissait avec la tranquillité d'une mondaine entrant au bal paré de couleurs qui lui vont et sûre d'une ovation. A chaque nouveau succès, le mari se montrait triste, nerveux, irritable. Cela lui faisait l'effet d'un vol, cette vogue qui s'en allait de lui à elle sans retour. Longtemps il essaya de cacher à tous, surtout à sa femme, cette souffrance inavouable ; mais un soir, comme elle montait l'escalier de sa loge, tenant à deux mains sa robe chargée de bouquets, et que, toute à son triomphe elle lui disait d'une voix encore oppressée de la secousse des applaudissements : " Nous avons une belle salle aujourd'hui. " Il lui répondit : " Tu trouves ! " ... si ironique, si amer, que l'esprit de la jeune femme s'ouvrit à la vérité subitement.

Son mari était jaloux ! non pas d'une jalousie d'amant qui veut sa femme belle pour lui, mais d'une jalousie d'artiste, froide, féroce, implacable. Parfois, quand elle s'arrêtait à la fin d'un air et que les bravos multipliés tombaient vers elle de toutes les mains tendues, il affectait une physionomie impassible, distraite, et son regard absent semblait dire aux spectateurs : " Quand vous aurez fini d'applaudir, moi je chanterai. "

Oh ! les applaudissements, ce bruit de grêle qui a de si douces résonances dans les couloirs, la salle, les coulisses, lorsqu'une fois on l'a connu, il est impossible de s'en passer. Les grands comédiens ne meurent ni de maladie ni de vieillesse ; ils cessent d'exister quand on ne les applaudit plus. Celui-ci devant l'indifférence du public, fut pris d'un véritable désespoir. Il maigrissait, devenait hargneux, méchant. Il avait beau se raisonner, regarder bien en face son mal inguérissable, se répéter avant d'entrer en scène :

— C'est ma femme pourtant... Et je l'aime !

A la facticité du théâtre, le sentiment vrai tombait tout de suite, il aimait encore la femme, mais il détestait la cantatrice. Elle s'en apercevait bien, et, comme on soigne un malade, surveillait cette triste manie. D'abord elle avait songé à amoindrir son succès, en se ménageant, en ne donnant pas toute sa voix, tous ses moyens : mais ces résolutions comme celles du mari ne tenaient pas devant le feu de la rampe. Son talent, presque indépendant d'elle-même, dépassait sa volonté. Alors elle s'humilia, se fit petite devant lui. C'était des conseils qu'elle lui demandait ; s'il l'avait trouvée bonne, s'il comprenait bien le rôle ainsi...

Naturellement, l'autre n'était jamais content. Avec cet air bonhomme, ce ton de fausse camaraderie que les comédiens ont entre eux, il lui disait, les soirs où elle avait le plus de succès :

— Surveille-toi, petite... ça ne va pas en ce moment... tu n'es pas en progrès.

D'autres fois il voulait l'empêcher de chanter :

— Prends garde, tu te prodigues... tu en fais trop... Ne laisse pas ta chance... Tiens, sais-tu ! tu devrais prendre un congé.

Il descendait jusqu'aux prétextes bêtes. Elle était enrhumée, pas en voix. Ou bien il lui cherchait des querelles de cabotin.

— Tu as repris trop vite la finale du duo... tu as tué mon effet... C'est un parti pris.

Sans s'apercevoir, le malheureux ! que c'était lui qui la gênait dans son jeu, précipitait les répliques pour l'empêcher d'être applaudie et, dans son désir de reprendre son public, accaparait le haut bout de la scène, laissant sa femme chanter au second plan. Elle ne se plaignait pas, elle l'aimait trop. D'ailleurs, le triomphe rend indulgent, et chaque soir, de l'ombre où elle essayait de se blottir, de s'effacer, le succès l'obligeait à reparaitre glorieusement en pleine lumière. Au théâtre, on s'aperçut vite de ce singulier cas de jalousie, et les camarades s'en amusèrent. On accablait le chanteur de compliments sur le talent de sa femme. On lui mettait sous les yeux l'article de la veille où, à la suite de quatre grandes colonnes consacrées à l'étoile, le critique accordait quelques lignes à la vogue presque éteinte du mari. Un jour, en venant de lire un de ces articles, il entra dans la loge de sa femme, furieux, le journal déployé, et lui dit, blême de colère :

— Cet homme a donc été votre amant ?

Il en arrivait à ce degré d'injure. Aussi la malheureuse femme, fêtée, enviée, dont le nom en vedette sur l'affiche se liait maintenant à tous les coins de Paris, accaparé même par les étalages comme une chance de succès, par les étiquettes menues et dorées des confiseurs, des parfumeurs, avait l'existence la plus triste, la plus humiliée. Elle n'osait plus ouvrir un journal, de peur de lire son éloge, pleurerait sur les fleurs qu'on lui jetait et qu'elle laissait mourir dans un coin de sa loge pour ne pas perpétuer à la maison le souvenir cruel de ces triomphantes soirées. Elle voulut renoncer au théâtre, mais son mari s'y opposa.

— On dira que c'est moi qui t'ai fait partir.

Et l'horrible supplice continua pour tous deux. Un soir de première représentation, la chanteuse allait entrer en scène. Quelqu'un lui dit :

— Tenez-vous bien... Il y a une cabale dans la salle contre vous.

Cela la fit rire. Une cabale contre elle ? Et à propos de quoi, bon Dieu !... Elle qui n'avait que des sympathies, qui vivait en dehors de toute coterie. C'était bien vrai, pourtant. Au milieu de la pièce, dans un grand duo avec son mari, au moment où sa voix superbe, montée au plus haut point de son registre, achevait le son sur une suite de notes égales et pures comme les perles rondes d'un collier, une bordée de sifflets l'arrêta net. La salle était aussi émue, aussi surprise qu'elle-même. Le souffle des respirations paraissait suspendu, prisonnier dans les poitrines comme le trait qu'elle n'avait pas pu finir. Tout à coup une idée folle, épouvantable lui traversa l'esprit... Il était seul en scène, en face d'elle. Elle le regarda fixement, et vit passer dans ses yeux l'éclair d'un mauvais sourire. La pauvre femme comprit. Les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que fondre en larmes, et disparaître aveuglée dans l'encombrement des coulisses...

C'était son mari qui l'avait fait siffler.

ALPHONSE DAUDET.

## M. LE COMTE DE MUN

(Voir gravure)

La rentrée à la Chambre des députés du comte de Mun, comme représentant de Morlaix, a été une véritable joie pour le Parlement, qui était privé depuis les élections générales d'un de ses orateurs les plus puissants, les plus élégants, toujours écouté avec intérêt et respect.

Né en 1841, le comte de Mun était capitaine de cuirassiers en 1870. Après la guerre, il employa tous ses loisirs à la création des cercles catholiques d'ouvriers dont on connaît la grande extension et l'utile influence. En 1875, il donna sa démission d'officier et fut nommé en 1877 député de Pontivy. Invalide à Pontivy en 1878, il revint à la Chambre trois ans plus tard, après une très belle campagne de conférences, pendant lesquelles il répandit à travers la France ses idées de socialiste chrétien. Depuis, il a toujours siégé au Palais Bourbon, sauf pendant ces trois mois, gardant toujours à la tribune parlementaire cette dignité que tant d'autres ont compromise si souvent.

## EDIFICES REMARQUABLES AUX ETATS-UNIS

Le temple maçonnique, à Chicago, est une des constructions les plus étranges du génie américain. Elle a coûté quatre millions et demi de dollars, et est construite en granit, en marbre, en acier et en terra-cotta. Elle a, du niveau de la rue au sommet du toit, trois cent deux pieds de hauteur, et compte vingt et un étages, elle mesure cent soixante-dix pieds de façade, cent treize de profondeur ; l'entrée est formée par une arche en granit, de quarante pieds de haut par 38 de large. Quatorze élévateurs marchant avec une vitesse de neuf milles à l'heure desservent l'édifice. La longueur de leurs câbles réunis, atteint seize milles. Le sommet est recouvert d'une immense toiture en verre, formant une promenade, ou vaste *Hall*, où 2,000 personnes peuvent se promener à l'aise. C'est le plus haut point d'élévation de la ville, qu'il domine entièrement dans toutes les directions. Le service d'eau de ce vaste édifice est fourni par des pompes donnant de deux à quatre mille gallons d'eau par minute, et emplissant un réservoir de deux cent quarante pieds de long, cent pieds de large et cinquante pieds de profondeur.

La chaleur est entretenue par 40,000 pieds de radiateurs, et la lumière par 7,000 lampes à incandescence. Les fils électriques parcourant le bâtiment atteignent une longueur de 53 milles, et on estime à 50 tonnes le reste de l'installation électrique.

La gravure représente également, à droite, la fameuse roue Ferris, de 265 pieds de haut ; le capitol de Washington, 288 pieds ; la statue de la Liberté, 301 pieds, et l'Eglise de la Trinité, 284 pieds. Les tours de Notre-Dame de Montréal n'ont que 227 pieds de haut.

## LES TROUBLES EN SICILE

(Voir gravure)

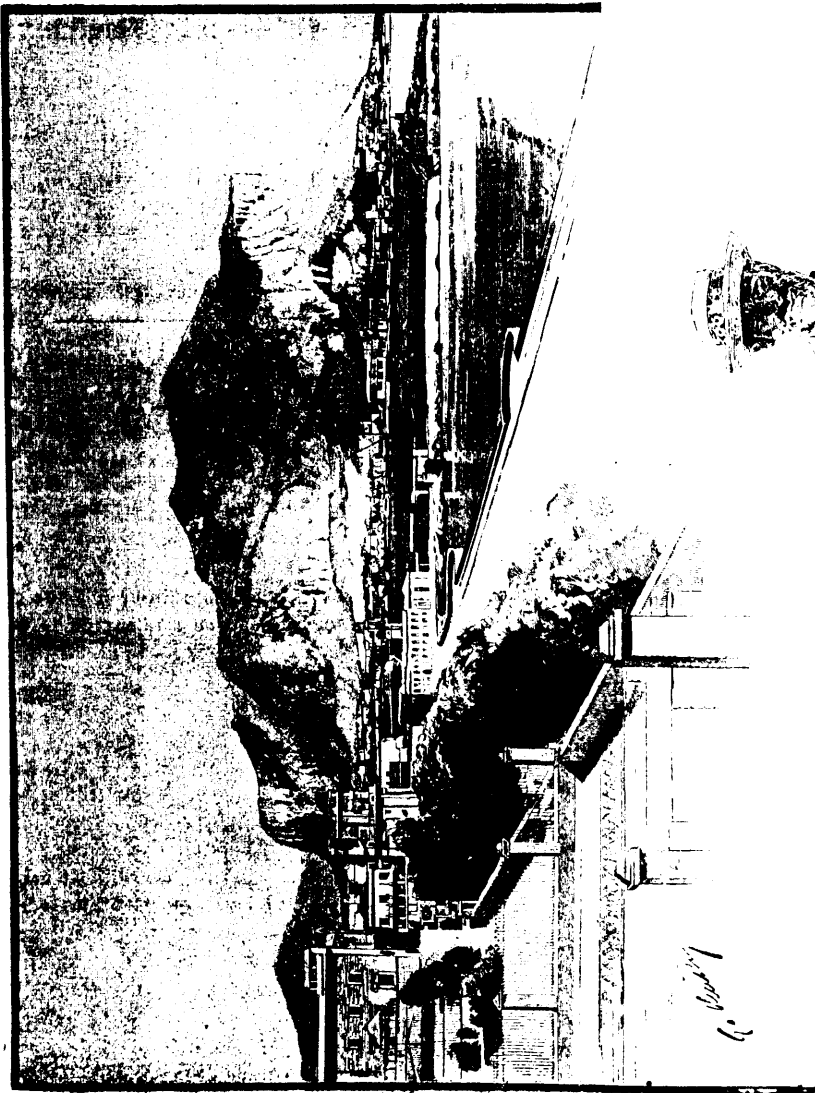
On connaît les graves événements qui désolent l'Italie en ce moment. Une crise économique des plus graves, conséquence des armements excessifs de la Péninsule et des mauvaises relations commerciales qu'elle entretient avec la France, a amené des incidents sanglants. C'est surtout en Sicile que les troubles agraires ont été terribles. Des populations entières se sont soulevées, des rencontres ont mis aux prises la troupe et les habitants. En moins de deux mois, on a compté plus de cent cinquante morts.

Depuis quelques semaines, le général Morra, dont nous donnons le portrait, est chargé de la direction des affaires et de la haute police de l'île, qui est placée en état de siège et est occupée par quarante-cinq mille hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'énergie du général Morra semble avoir porté déjà de bons résultats, le désarmement suit son cours et, du reste, les Siciliens sont si pauvres qu'ils trouvent une source inespérée de bénéfices dans la venue de cette imposante force militaire.

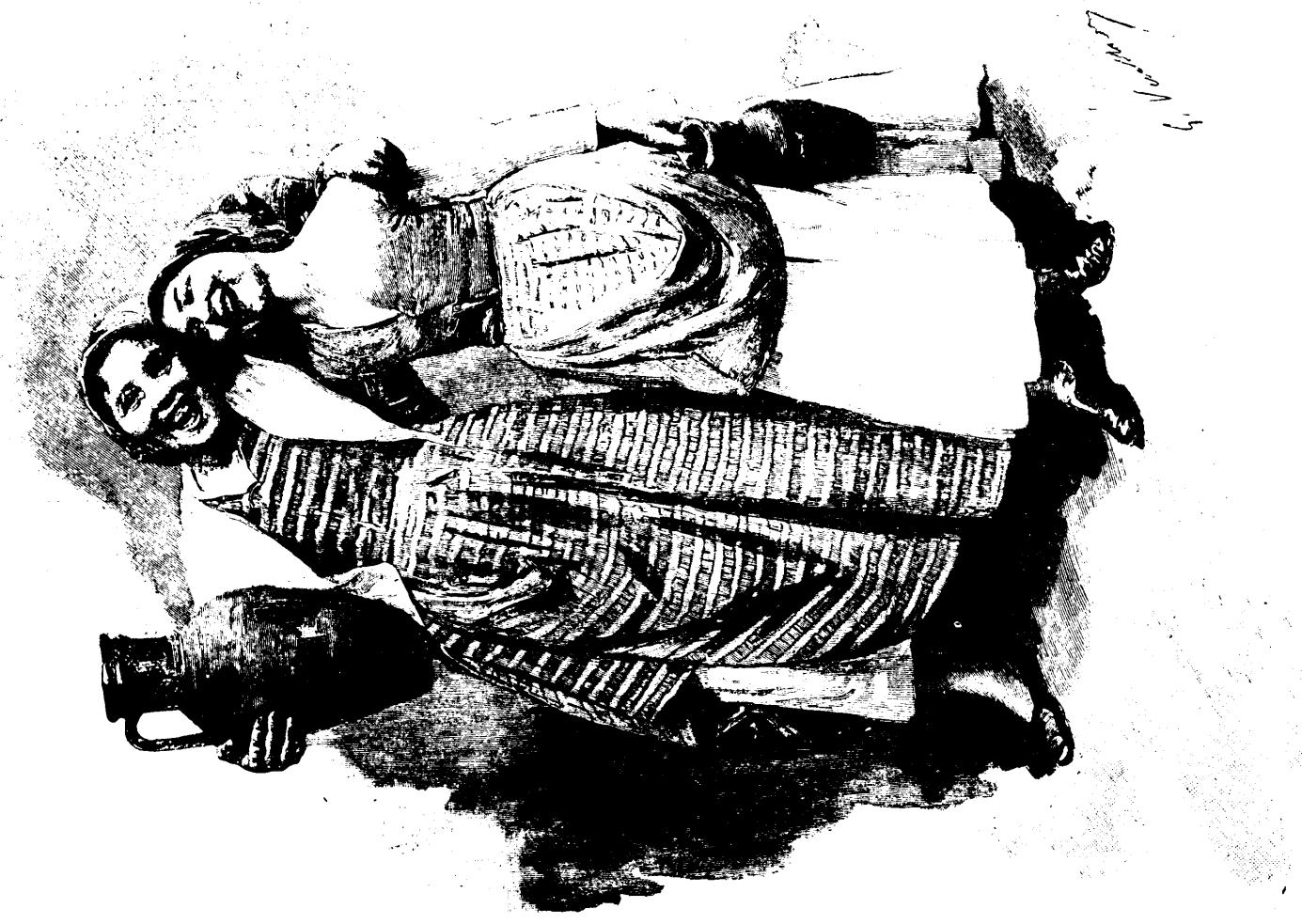
Une des villes ensanglantées par ces troupes a été Palerme, cette cité magnifique, remarquable par ses monuments, églises et palais de toute beauté, remplis de toiles et de sculptures merveilleuses. Mais hélas ! l'air de prospérité ne se répand pas hors les faubourgs de la ville, et la misère est grande par delà le Monte Pellegrino, dont la haute masse domine la capitale.

Au premier plan de la vue que nous reproduisons, on voit les deux ports qui sont très fréquentés par les bateaux marchands de la Méditerranée.

*L'Ami des Salons* est en train de faire le tour du monde, et d'une manière on ne peut plus agréable. On veut l'avoir partout, et on a raison. Prix, 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.



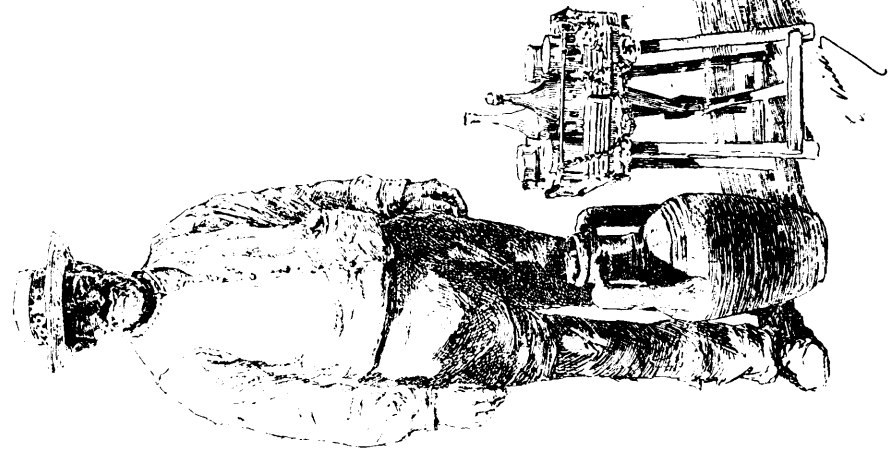
LE PORT DE PALERME ET LE MONT PELLEGRINO



FILLES DU PEUPLE DE PALERME



UN SICILIEN



ACQUA! ACQUA!

A PROPOS DES TROUBLES EN ITALIE.—LA SICILE.—DESSINS DE M VUILLIER



M. LE COMTE DE MUN  
ÉLU DÉPUTÉ DE MORAIX, LE 21 JANVIER 1894



LE GÉNÉRAL MORRA  
GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DE SICILE



Temple Maçonique    Eglise de la Trinité, N.Y.    Statue de la Liberté, N.Y.    Capitol, Washington    La roue Ferris  
ÉDIFICES REMARQUABLES AUX ÉTATS-UNIS



# UNE REVOLTE EN MER

RACONTÉE PAR UN TÉMOIN

(Suite et fin)

Nous pouvons donner ici un extrait de la déposition d'un des matelots, Sonnberg, qui faisait partie du quart du premier lieutenant, que l'on relevait quand la rébellion éclata ; ce matelot, un de ceux qui conduisirent l'officier blessé à l'avant, s'exprima ainsi :

" Nous laissâmes peu après trois hommes avec le lieutenant expirant ; moi et huit autres, dont quelques-uns étaient armés de barres de cabestans, nous allâmes à l'arrière voir ce qui se passait.

" Tout à coup, nous nous trouvâmes vis-à-vis des deux hommes de Manille, qui paraissaient fous et qui frappant à droite et à gauche, blessèrent quatre matelots. Alors le reste des hommes prit la fuite et, comme je ne pouvais avancer, je grimpai dans les agrès d'artimon et me postai sur la grande vergue."

Evidemment, les coolies, quand Sonnberg et ses huit camarades les rejoignirent, sortaient de leur première rencontre avec le capitaine. Il est impossible de croire que ces neuf hommes se seraient sauvés de cette manière s'ils avaient connu le nombre des mutins, mais, même en tenant compte de la confusion et de l'obscurité, on a peine à comprendre la panique qui suivit.

\* \*

Les coolies commencèrent alors à courir comme des fous sur le pont, criant que le capitaine et les lieutenants étaient tués et qu'ils étaient maîtres du navire.

Frappant toujours et poussant des hurlements effroyables, ils chassèrent les matelots comme un bétail humain dans l'entrepont sous le gaillard d'avant, puis ils les laissèrent pour se ruer sur l'atelier du charpentier, en arrachèrent ce dernier, l'égorèrent et le jetèrent à la mer.

Ils mirent tout à sac, retournèrent ensuite à l'avant, où se trouvaient douze hommes, dont quatre blessés grièvement, l'officier moribond, et sept autres matelots, que la frayeur paralysait sans doute, car ils n'avaient pas même essayé de quitter leur refuge pendant l'assassinat du charpentier et le pillage de son atelier, et à présent, ils laissaient les coolies les enfermer dans l'entrepont, sans un semblant de résistance.

Sonnberg, se dissimulant de son mieux dans le grément et observant de là les événements en tremblant pour ses jours, vit les mutins apparaître de nouveau et se précipiter à l'arrière où, après une courte chasse, ils se saisirent de Maloney, le timonier.

Sonnberg put entendre les cris et les supplications du pauvre diable, que les bandits poignardaient.

Après un silence, un clapotement annonça que son corps avait été jeté par-dessus bord.

\* \*

Ce nouveau meurtre fit une telle impression sur Sonnberg, qu'il ne put se tenir plus longtemps sur la vergue et qu'il résolut de rejoindre ses camarades en descendant le long des étais.

Il s'exposait ainsi à être aperçu, mais à ce moment il était dans un état d'affaiblissement et de délabrement inexprimable.

D'ailleurs, les coolies avaient disparu de sur le

des rebelles, et les suppliait de le laisser vivre."

Mais il passa comme les autres, et son corps fut également précipité dans les flots.

Après quoi, les meurtriers retournèrent à l'atelier du charpentier et y affilèrent deux haches ; cette besogne terminée, l'un d'eux se mit à garder la chambre de l'arrière, tandis que l'autre surveillait le gaillard d'avant.

\* \*

Ainsi, le dimanche, à quatre heures du matin, ces deux abominables scélérats avaient le navire entièrement en leur pouvoir.

Ils s'aperçurent, au bout d'un moment, que le cuisinier chinois, Ali-Say, avait cherché un asile dans la soute au charbon, ils l'en tirèrent et lui enjoignirent de leur préparer à manger.

Ils avaient exterminé ce qui se trouvait sur le pont, sauf Sonnberg, toujours perché dans la hune ; le reste de l'équipage était enfermé dans la cabine d'arrière ou dans l'entrepont du gaillard d'avant.

\* \*

Aux premières lueurs du jour, ils découvrirent Sonnberg, et l'un des coolies s'avançant au-dessous de lui, l'engagea à descendre et lui promit qu'il ne lui serait rien fait, mais il témoigna peu d'empressement, on le conçoit, à accepter cette offre.

" Je savais, dit-il, dans sa déposition, que ce serait la mort immédiate ; aussi, restai je où j'étais. Si je n'avais pas laissé mon couteau avant de monter dans le mâât, j'aurais pu tailler des bûches et les leur envoyer, mais je pus seulement en détacher une, que j'attachai à une garcette pour m'en faire une arme défensive."

Sonnberg vit aussi avec une lueur d'espérance que, tandis que le couple était occupé à surveiller l'arrière, Ali Say, le cuisinier chinois, guettant une occasion, s'était glissé jusqu'aux fenêtres de l'entrepont et avait passé une hache aux marins qui y étaient emprisonnés.

Sonnberg se laissa tomber aussi sur le pont et saisit une des haches laissées imprudemment par les rebelles ; il essaya de s'en servir pour couper les amarres de la porte de l'entrepont, mais on l'aperçut et on le poursuivit ; il réussit heureusement à

remonter dans les agrès, où il trouva un morceau de fer, qu'il jeta aux coolies, sans les atteindre, d'ailleurs.

Mais le lundi matin, le capitaine, qui se sentait plus fort, résolut de prendre l'offensive.

Allant dans la salle de bains, il y trouva le matelot Hendriksen, qui l'avait prié si instamment de le cacher et qui gisait là, toujours aussi épouvané, car il avait assisté, par une ouverture de la cabine, à l'assassinat de Maloney, et cette vue l'avait presque privé de l'usage de ses sens.

Le capitaine Clarke, le traînant à ses pieds, lui demanda s'il se trouvait parmi les mutins ; l'homme



Il y trouve le matelot Hendriksen. — Page 512, col. 3

pont et on les entendait mettre tout sens dessus dessous dans l'atelier du charpentier. Sonnberg se glissa donc furtivement et se mit en devoir de gagner l'entrepont, mais il le trouva fermé et solidement barricadé.

Il n'avait plus qu'à regrimper sans retard dans son grément, s'il voulait sauvegarder sa vie.

Il arrivait à son lieu de refuge, quand il entendit une nouvelle lutte, et il ne tarda pas à apercevoir les coolies qui traînaient un marin appelé Antonio Serrian ; ils l'amènèrent jusqu'au grand panneau et l'y massacrèrent.

" Antonio, dit Sonnberg, avait toujours été l'ami

répondit que c'étaient les coolies qui avaient tout fait et qu'il s'était sauvé.

Alors le capitaine l'arma d'un revolver et, faisant une reconnaissance, il vit que l'ennemi était encore muni d'un harpon et de couteaux fixés au bout de longs bâtons, pour les lancer à quiconque apparaîtrait aux écoutilles vitrées, seuls points d'observation que l'on eût dans la cabine.

Sur ce, lui et son allié commencèrent à faire un feu d'enfer avec leurs revolvers et parvinrent à toucher un des mutins à la poitrine ; le misérable leva les bras et se précipita vers le gaillard d'avant, où l'on entendait les matelots emprisonnés se frayer un chemin avec leurs haches.

Au lever du soleil, les mutins, qui s'étaient régalés d'une couple de volailles au riz et au café, se disposèrent à entreprendre la partie la plus importante de leur tâche, à savoir l'attaque de la cabine du capitaine.

Car, les hommes de l'avant étant privés de tout secours, il ne restait aux révoltés qu'à se saisir des armes à feu de la cabine pour arriver sans obstacle à la complète réalisation de leur plan, qui devait être de tout massacrer à bord, puis à la première rencontre de bâtiment, de se donner comme deux innocents qui s'étaient cachés pendant une grande révolte et qui, sortant de leur retraite quand tout avait paru calmé, s'étaient, avec stupéfaction, trouvés seuls sur le navire.

Une pareille histoire aurait sans aucun doute trouvé facilement créance, car il ne serait venu à l'idée de personne de supposer que deux hommes eussent pu égorgé tout l'équipage de ce bâtiment de 1,600 tonneaux.

Véritablement, leur récit eût été plus croyable que les faits que nous avons rapportés : deux démons en imposant à vingt hommes, en tuant quatre et en laissant quatre autres pour morts.

\* \*

On voit par ce qui précède que tout dépendait maintenant de la façon dont le capitaine pourrait défendre la cabine et les armes à feu qu'elle renfermait ; et, en cette affreuse journée, la vie du capitaine Clarke était comme une chandelle dont une forte brise fait vaciller la flamme et qui menace de s'éteindre à chaque minute.

Pendant la nuit, les occupants de l'appartement avaient entendu marcher et lutter sur le pont et les cris, de temps à autre, leur annonçaient l'exécution de nouvelles victimes, mais ce fut au matin seulement que commença un siège en règle.

A de nombreuses reprises, les coolies tentèrent de pénétrer et, chaque fois, le revolver du capitaine Clarke les tint en respect ; ils se retirèrent alors et fixèrent des couteaux à l'extrémité de longs bâtons, qu'ils jetèrent par les fenêtres, comptant blesser ainsi ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Mais le revolver les chassa encore, et l'un des hommes reçut même une balle dans le pied.

Vers midi, les rebelles se fatiguèrent de ces essais infructueux et, levant le blocus pour le moment, ils retournèrent encore une fois à l'atelier du charpentier, forcèrent son coffre et s'amusèrent à endosser ses meilleurs vêtements.

Le reste de la journée se passa sans événements, les coolies attendant l'obscurité pour recommencer l'attaque.

\* \*

Vers huit heures du soir, Sonnberg, qui était alors sur la grande hune, sentit le gréement trembler légèrement et, regardant au dessous de lui, il aperçut un des coolies qui le touchait presque et qui dardait sur lui des yeux féroces ; l'homme avait le bras levé pour frapper.

Sonnberg eut le temps de se mettre hors de portée et asséna au bandit un coup violent avec son morceau de bois : le coolie renonça à son entreprise, et Sonnberg grimpa sur la plus haute vergue, où il passa toute la nuit.

Pendant toute la nuit, le capitaine continua à tirer, avec une persistance qui sembla convaincre les mutins du peu d'espoir d'arriver à se saisir des armes, car Sonnberg les vit de bonne heure, le lendemain matin, faire des préparatifs comme pour mettre le feu au bâtiment.

Ils avaient aussi abattu les portes de la baraque

du charpentier et s'en servaient comme de boucliers ; le capitaine Clake, qui ne pouvait arriver à en toucher un sérieusement, criblait de balles les cloisons de la cabine dès qu'il les entendait bouger.

\* \*

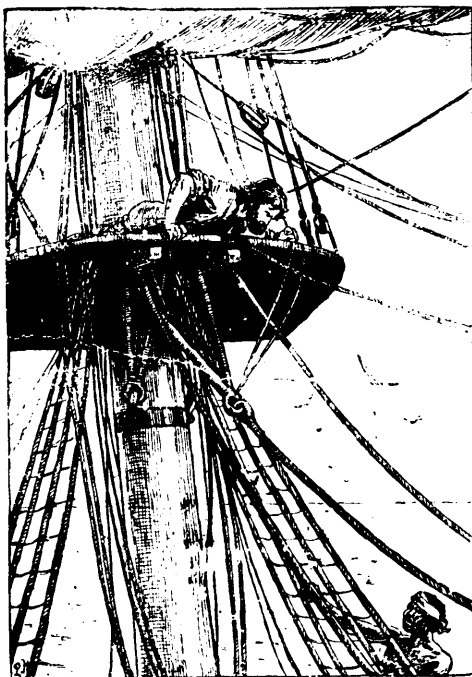
Au bout d'un instant la porte céda et ils s'élançèrent au dehors, mais pas avant que le coolie eût pris un boute hors et l'eût jeté par-dessus bord, puis il plongea à sa suite dans la mer.

L'autre, serré de près par les marins, s'enfuit vers la cale.

Pendant ce temps, Sonnberg avait dégringolé de son mât et cria au capitaine de sortir de sa cabine, ce qui fut fait bientôt ; tous les survivants étaient donc réunis sur le pont.

Cependant l'autre coolie était en bas et son dessein ne tarda pas à être visible : il avait allumé sur plusieurs points le chanvre, qui formait une partie de la cargaison, et une colonne de fumée montante par les écoutilles annonça, après quelques moments, que le navire était en feu.

Deux hommes s'étaient armés de revolvers et l'un d'eux eut la chance d'atteindre le scélérat à l'épaule, mais les flammes gagnaient rapidement et, toutes les mains se trouvant sérieusement occupées sur le pont, le rebelle bondit de sa cachette comme un rat roussi et s'élança sur le côté du bâtiment avec un horrible hurlement.



Sonnberg dans la grande hune. — Page 512, col. 1

L'équipage n'avait pas le temps de s'occuper de lui, toutes ses forces étant employées à combattre l'incendie, qui gagnait du terrain en dépit de tout.

Malgré tous les efforts, il fallut reconnaître bientôt qu'il n'y avait plus qu'à abandonner le navire et à se sauver comme on pourrait.

On sortit rapidement toutes les provisions ; à huit heures du matin, deux canots furent descendus, mais l'un d'eux, vide encore heureusement, chavira tout de suite.

Dans l'embarcation qui restait on plaça des provisions suffisantes pour quinze ou seize jours, en mesurant étroitement les rations, bien entendu ; tout le surplus des vivres fut brûlé comme les voiles.

Les blessés furent d'abord placés avec précaution dans le bateau, où la femme et l'enfant du capitaine les suivirent, puis ce fut le tour du reste de l'équipage, les survivants de cette tragédie atroce restèrent ainsi pendant toute la nuit du lundi auprès du navire en flammes, dans l'espoir que quelque bâtiment, attiré par l'incendie, viendrait à leur secours.

Il n'en fut rien malheureusement, et le mardi matin, les malheureux abandonnèrent le voisinage du *Frank N. Thayer*, qui n'était plus qu'une véritable épave, sans pont et sans mâts : ils firent un mât avec des avirons attachés ensemble, une voile avec des couvertures, et se dirigèrent dans cet équipage vers Sainte-Hélène, où ils arrivèrent,

après avoir enduré toutes les privations possibles, le dimanche 10 janvier, à minuit.

C'est ainsi que se termina une mutinerie qui coûta une demi-douzaine d'existences et un beau navire, et qui aurait sans aucun doute coûté bien davantage si le capitaine n'avait, par bonheur, survécu à ses blessures ; une révolte qui, d'un bout à l'autre, fut l'œuvre de deux hommes seulement, et qui aurait été étouffée dans l'œuf, si l'on avait fait preuve au début du moindre courage.

(Traduit de l'anglais.)

## FAITS SCIENTIFIQUES

**BAS EN PAPIER.**—D'après le *Journal de la Santé*, on fabriquerait, en Allemagne, des bas avec un papier spécial, qui maintiendrait les pieds constamment secs et chauds, et qui influerait naturellement d'une façon extraordinaire sur la santé. C'est à un journal de cordonnerie, qui se publie à Berlin, que cette information est empruntée.

**IVOIRE ARTIFICIEL.**—Une grande quantité de soi-disant ivoire n'est pas autre chose que... de la pomme de terre. Une pomme de terre bien saine, lavée dans de l'acide sulfurique dilué, puis bouillie dans la même solution et séchée lentement est alors toute prête à être tournée en boutons ou en d'autres objets pour lesquels on employait autrefois l'ivoire.

**NOUVELLE MÉTHODE POUR L'ÉCLAIRAGE PAR INCANDESCENCE.**—L'*American Engineer* signale une nouvelle méthode d'éclairage électrique, qui aurait été essayée à New-York et dans laquelle, au lieu de disposer les lampes incandescence sur un circuit unique, traversé d'une façon constante par le courant électrique, on formerait avec des lampes un certain nombre de circuits séparés traversés successivement et d'une manière régulière par le courant. L'idée sur laquelle repose le système, c'est que la température engendrée par le courant est telle, que l'incandescence se maintient pendant l'intervalle de temps nécessaire pour alimenter les autres circuits.

Le fonctionnement de l'installation est assuré par un interrupteur spécial pourvu de segments disposés de manière à ce qu'un système de balais avec lesquels ils entrent en contact, porte le courant alternativement à chaque série de lampes. La périodicité du courant est environ de soixante-dix par seconde.

**LA FALSIFICATION DES BONBONS.**—Le *Cosmos* indique un procédé pour reconnaître si des bonbons ont été falsifiés.

Les dragées, pralines, bonbons, sont souvent falsifiés par l'addition de plâtre, gélatine, farine. Pour reconnaître ces falsifications, on place un ou deux bonbons suspects dans un nouet de linge fin, et on suspend celui-ci dans un verre d'eau froide, de façon à ce que la partie du linge contenant les bonbons soit seule immergée. Après quelques heures, le nouet ne contiendra que les substances insolubles normales (amandes, noisettes, etc.), et l'eau, colorée ou non, aura conservé sa limpidité, si le produit soumis à l'essai n'était pas falsifié.

Si les bonbons sont colorés par des substances nuisibles, on les retrouvera dans le nouet ; les substances de cet ordre, employées jusqu'ici, étant insolubles dans l'eau, tandis que les colorants inoffensifs s'y dissolvent. On retrouvera également sur le nouet le plâtre, la farine, etc.

Ce procédé a permis de constater qu'un échantillon de pralines contenait 20 pour cent de plâtre, tandis qu'un autre renfermait plus de 40 pour cent de substances insolubles. Les pralines de ce dernier échantillon avaient été obtenues en recouvrant des semences de courge d'une forte couche de plâtre faite avec de la gélatine et de la farine de seigle, et enroulant le tout de sucre.



## Variétés musicales

La musique excellente—dit Goethe—n'a pas besoin de la nouveauté. Plus elle est vieille et plus on y est accoutumé, plus elle produit d'elle.

\* \* \* \*

## Histoire des mots et locutions

Le *rabat*, qui était autrefois de grand usage dans le costume masculin et que ne portent plus que les ecclésiastiques, fut ainsi nommé parce que, à l'origine, il n'était autre que le col de la chemise *rabattu*.

\* \* \* \*

## Histoire d'agriculture

Le duc de Bedford—lisons nous dans le *Mercur de France* de 1787—ayant fait semer, le premier, du gland dans ses terres, la nation fit frapper une médaille en son honneur avec cette inscription : *Pour avoir semé des glands*.

\* \* \* \*

## Histoire de l'imprimerie

La qualification de *gothique* appliquée à l'écriture manuscrite ou imprimée vient de ce que Ulrich, évêque des Goths au Ve siècle, en fut l'inventeur et s'en servit pour une traduction de la Bible dans la langue des peuples dont il était le pasteur.

\* \* \* \*

## Variété parlementaire

Le 22 octobre 1791, on lut à l'Assemblée nationale la pétition d'une fille qui était tellement laide que les habitants du pays où elle demeurait lui avaient fait une pension à condition qu'elle sortirait du territoire. Cette pension ayant cessé d'être payée, elle en demandait la continuation.

\* \* \* \*

## Curiosités judiciaires

Parmi plusieurs moyens qu'employaient—et que peut-être emploient les Siamois—pour connaître de quel côté est la justice dans les affaires civiles ou criminelles, on peut citer le curieux usage de certaines pilules vomitives qu'on faisait avaler aux deux parties. Celle qui les gardait le plus longtemps dans son estomac gagnait son procès.

\* \* \* \*

## Curiosités des testaments

Richard Ier, troisième duc de Normandie, fit construire son tombeau de son vivant. Pendant le reste de sa vie, il fit tous les vendredis remplir ce tombeau de blé pour être distribué aux pauvres, avec la condition expresse qu'après sa mort ce même tombeau serait placé sous une gouttière du cimetière, afin que son corps fût lavé de toutes ses impuretés.

\* \* \* \*

## Histoire des superstitions

Le pape Sixte-Quint disait à ceux qui tenaient le vendredi pour un jour néfaste qu'il estimait personnellement ce jour plus que tous les autres de la semaine—ce qui, par parenthèse, pouvait paraître une superstition en sens contraire—parce que c'était le jour de sa naissance, le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement.

François Ier assurait que tout lui réussissait le vendredi.

\* \* \* \*

## L'étude

Dès que vous le pouvez, c'est pour vous un devoir sacré de cultiver votre esprit. Vous vous rendrez par là plus propre à honorer Dieu, votre patrie, vos parents, vos amis.

Tout ce que vous apprenez, appliquez vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il vous est possible. Les études superficielles ne produisent que trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, des hommes qui, dans leur âme, ont la conscience de leur nullité, et n'en sont que plus animés à faire alliance avec d'autres ennuyeux qui leur ressemblent, pour crier par le monde qu'eux seuls sont grands et que les grands sont petits. De là ces guerres éternelles des pédants contre les génies supérieurs, et des vains déclamateurs, contre les vrais philosophes. De là cette erreur dans laquelle tombent les masses, de respecter quiconque crie le plus fort et sait le moins.

\* \* \* \*

## L'esprit d'autrefois

## L'esprit d'autrefois :

En 1810, Napoléon et l'impératrice Marie-Louise visitaient les villes du Nord et, en arrivant dans un gros bourg des environs d'Anvers, leurs majestés durent passer sous un arc de triomphe, orné du distique suivant :

Il n'a pas fait une sottise  
En épousant Marie-Louise.

Cette effort d'imagination poétique mit Napoléon en belle humeur. Il fit appeler le bourgmestre.

—Monsieur le maire, dit-il je vois que l'on cultive les muses françaises chez vous ?

—Sire, je fais quelques vers.

—Ah ! c'est vous ! Prenez vous du tabac ? ajouta-t-il, en lui présentant sa tabatière.

—Sire, en vérité, je suis confus . . .

—Gardez, gardez la boîte et, ajouta Napoléon

Quand vous y prendrez une prise  
Souvenez-vous de Marie-Louise.

\* \* \* \*

## Aide-toi, le ciel t'aidera

Ce mot n'est pas dans la Bible, et c'est par erreur qu'il est attribué à Solomon. Le ciel, pris pour Dieu même, pour la volonté divine, n'est pas un mot de l'Écriture ; c'est une métaphore moderne qui appartient à la littérature profane au moins autant qu'aux livres religieux, Aide toi, le ciel t'aidera, cette bonne et encourageante parole, est de La Fontaine, dans le *Charretier embourbé*.

On la retrouve sous diverses formes chez tous les peuples. Les Lacédémoniens recommandaient d'implorer l'assistance des dieux avec les bras étendus et non pas avec les bras croisés. Les Athéniens disaient : " Les dieux aiment à seconder celui qui travaille. " Les Basques rendent la même pensée en ces termes : " Dieu veut qu'on y mette du sien. " Les Espagnols se servent de cette phrase figurée : " Pour l'eau du ciel, n'abandonne pas l'arrosoir. " Les Anglais : " Dieu est bon ouvrier, mais il ne construit pas les ponts. " Les Écossais s'expriment ainsi : " Fais ce qui convient, et Dieu fera le reste " ou bien : " Fais ce qui convient, Dieu fera pour le mieux. "

Le ciel bénit toujours la main laborieuse.  
Quand nous n'agissons point, le ciel nous abandonne.

\* \* \* \*

## Reines qui fument

L'impératrice d'Autriche fume de trente à quarante cigarettes turques par jour. Chez elle, sur sa table, elle a tout un attirail de fumeur en argent repoussé. La tsarine fume aussi, mais très peu et dans son boudoir, jamais devant le tzar. Font également usage de la cigarette la reine de Roumanie, la reine régente d'Espagne qui consomme des cigarettes égyptiennes très douces, la reine Amélie de Portugal qui, en cela, suit l'exemple de sa mère la comtesse de Paris, et enfin la reine d'Italie.

Le roi Humbert était d'ailleurs destiné à avoir pour femme une princesse aimant le tabac : il avait été question, lorsqu'il n'était encore que l'héritier présomptif, de le marier à la princesse Mathilde d'Autriche, fille de l'archiduc Albert, le commandant en chef de l'armée autrichienne, le vainqueur de Castozza.

Moins d'un an avant que ce projet fût formé, raconte le célèbre auteur hanovrien, Oscar Méding, le futur beau-père et le futur gendre s'étaient trouvés

en face dans de terribles circonstances. L'archiduc Albert commandait en personne la cavalerie autrichienne qui avait sabré plusieurs régiments italiens, débandés et en fuite. Le colonel d'un de ces régiments était le prince Humbert, ayant déjà tué un cheval tué sous lui, blessé lui-même, tête nue, pâle de fureur, son épée brisée en main, vaincu par le père de sa fiancée.

Celle-ci avait pris, on ne sait comment et on ne sait où, l'habitude de fumer. L'attrait que la cigarette exerçait sur elle était d'autant plus irrésistible que son père, le dur soldat, lui avait sévèrement défendu de satisfaire ce caprice.

La malheureuse princesse fumait donc, mais en cachette ; elle s'enfermait dans sa chambre de jeune fille et, après avoir tiré le verrou, elle sortait d'un petit étui des cigarettes d'un tabac turc blond et odorant, elle s'en donnait à cœur joie.

Un jour, pendant qu'elle savourait ainsi un de ces pagyros, on frappe à la porte ; elle reconnaît la voix de son père ; prise de frayeur, perdant la tête, elle cache la cigarette commencée dans sa poche. Sa robe de mousseline prend feu. Un tourbillon de flammes l'entoure. Quelques jours plus tard, la future reine d'Italie expirait au milieu d'atroces souffrances.

## LE CHERCHEUR.

## PRIMES DU MOIS DE JANVIER

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal —Mme Joséphine Daoust, 1326, rue Notre-Dame ; Mme Arthur Roy, 309 avenue Duluth ; Mlle H. Deschamps, 340, rue St-André ; Mme Lévesque, 451, rue Logau-hetière ; Alfred Baillargé, 26, rue Montana ; Napoléon Boulé, 208, rue Montcalm ; J.-A. Bourguignon, 206, rue St-Denis ; Victor Drolet, 217 rue Saint-Laurent ; Théophile Larose, 119a, rue Iberville ; C.-O. Dacier, coin avenue Duluth et Saint-Denis ; Philippe Bruneau, 51, ruelle Archambault ; Gilbert Lapointe, 197, rue Guy ; Alexandre Lamy, 200½, rue Sanguinet ; Joseph Lamontagne, 145, rue des Allemands.

Québec —Mlle Marie Drolet, 95, rue Bagot, St-Sauveur ; A. Beaulieu, 30, rue St-François, St-Roch ; Eugène Trudel, 20, rue Burton ; J. Gobeil, 270, rue Massue, St-Sauveur ; Charles E. Rousseau 95, rue St-Paul ; C.-H. Valin, 152, rue Desprairies, St-Roch.

Lévis.—Arthur Demers ; Ferdinand Côté, 73, rue Commerciale.

St-Henri Station, Lévis —Napoléon Dupuis.

Maisonneuve.—Louis Marchand, 402, avenue Lasalle.

Ste-Cunégonde.—Dame P. Lachance, 65, chemin Napoléon.

Pointe St-Charles.—Delle Méline Dion, 48, rue Château-guay.

Sherbrooke.—Dr. J. F. Rioux.

Farnham.—J. S. Poulin,

St-Hyacinthe.—C. A. Careau ; Gustave Chagnon.

West Siskirk, Manitoba —J. E. Maihot .

## EDITION AMERICAINE HERDOMADAIRE DU JOURNAL DES DEBATS

(32 pages et couverture forma in 40)

Comprend la revue complète des événements de la semaine, de très nombreux articles littéraires, des nouvelles et des romans, etc. Principaux rédacteurs : A. Dumas, L. Halevy, L. Visvée, Gréard, Vogué, Brunetière, de l'Académie française ; Jules Lemaitre, de Mohrari, Leroy-Beaulieu, Charms, Deschanel, Paul Bourget, de Parville, etc.

Abonnement \$5.00 par an, remboursables en publicité ou donnant droit à une prime.

S'adresser à la librairie L. DERMIGNY, 126 W. 25th sts., New-York. à sa succursale 1608, rue Notre-Dame, Montréal et à tous ses correspondants aux États-Unis et Canada. Spécimen gratuit envoyé sur demande.

On demande de bons agents dépositaires pour la Louisiane.

Un quidam défile devant le comptoir de la justice, à la cour d'assises.

Tenez vous donc mieux ! fait le président Depuis le commencement de l'audience, vous n'avez pas cessé de mâcher du tabac !

—Eh ben, et vous ! répond le prévenu. Y a une heure que vous vous en fourrez dans l'nez. Est ce que j' m'en plains ?

# EN FAMILLE

Par Hector Malot

XXII

Très occupée par ces divers travaux qui lui prenaient toutes ses soirées, elle resta plus d'une semaine sans aller voir Rosalie ; mais à la fin, un soir, elle se décida à ne pas rentrer tout de suite chez elle, où d'ailleurs elle n'avait pas à faire son dîner, composé d'un poisson frais et cuit la veille.

Justement, Rosalie était seule dans la cour, assise sous un pommier ; en apercevant Perrine, elle vint à la barrière d'un air à moitié fâché et à moitié content :

— Je croyais que vous vouliez ne plus venir ?

— J'ai été occupée.

— A quoi donc ?

Perrine ne pouvait pas ne pas répondre : elle montra ses espadrilles, puis elle raconta comment elle avait confectionné sa chemise.

— Vous ne pouviez pas emprunter des ciseaux aux gens de votre maison ? dit Rosalie, étonnée.

— Il n'y a pas de gens qui puissent me prêter des ciseaux dans ma maison.

— Tout le monde a des ciseaux.

Perrine se demanda si elle devait continuer à garder le secret sur son installation ; enfin, elle se décida à parler :

— Personne ne demeure dans ma maison, dit-elle en souriant.

— Pas possible.

— C'est pourtant vrai.

— Vous voulez rire.

— Mais non, je vous assure.

Et, sans rien dissimuler, elle raconta [son installation dans l'aumuche, ainsi que ses travaux pour fabriquer ses ustensiles, ses chasses aux œufs, ses pêches dans l'entaille, ses cuisines dans la carrière.

— Ce que vous devez vous amuser ! s'écria Rosalie.

— Quand ça réussit, oui ; mais quand ça ne marche pas ! J'ai travaillé trois jours pour ma cuiller ; je ne pouvais arriver à creuser la palette ; j'ai gaché deux morceaux de fer blanc ; il ne m'en restait plus qu'un seul ; pensez à ce que je me suis donné de coups de caillou sur les doigts.

— Rosalie garda le silence un moment d'un air réfléchi ; à la fin, elle se décida :

— Voulez-vous que j'aie vous voir ?

— Avec plaisir, si vous me promettez de ne dire à personne où je demeure.

— Je vous le promets.

— Alors, quand voulez vous venir ?

— J'irai dimanche.

Faites-mieux, dînez avec moi. Je vous assure que vous me ferez plaisir, je suis si isolée.

— C'est tout de même vrai.

— Alors c'est compris ; mais apportez votre cuiller, car je n'aurai ni le temps, ni le fer-blanc pour en fabriquer une seconde.

Perrine était sincère en disant qu'elle aurait plaisir à recevoir Rosalie, et à l'avance elle s'en fit une fête.

Quand, à la fin de l'après-midi du dimanche, Rosalie arriva dans la carrière, elle trouva Perrine assise devant son feu sur lequel la soupe bouillait.

— Je vous ai attendue pour mêler le jaune d'œuf à la soupe, dit Perrine, vous n'aurez qu'à tourner avec votre bonne main pendant que je verserai doucement le bouillon ; le pain est taillé.

Bien que Rosalie eût fait toilette pour ce dîner, elle ne craignit pas de se prêter à ce travail qui était un jeu, et des plus amusants pour elle encore.

Bientôt la soupe fut achevée, et il n'y eut plus qu'à la porter dans l'île, ce que fit Perrine.

Pour recevoir sa camarade qui tenait encore sa main en écharpe, elle avait rétabli la planche servant de pont :

— Moi, c'est à la perche que j'entre et que je sors, dit-elle, mais cela n'eût pas été commode pour vous, à cause de votre main.

La porte de l'aumuche ouverte, Rosalie ayant aperçu dressées dans les quatre coins des gerbes de fleurs variées, l'une de massettes, l'autre de butomes rosés, celle-ci d'iris jaunes, celle-là d'aconit aux clochettes bleues, et à terre le couvert mis, poussa une exclamation qui paya Perrine de ses peines :

— Que c'est joli !

Sur un lit de fougère fraîche, deux grandes feuilles de patience se faisaient vis-à-vis en guise d'assiettes et sur une feuille de perce beaucoup plus grande, comme il convient pour un plat, la perche était dressée entourée de cresson ; c'était une feuille aussi, mais beaucoup plus petite, qui servait de salière, comme c'en était une autre qui remplaçait le compotier pour les groseilles à maquereau ; entre chaque plat était piquée une fleur de nénéphar qui sur cette fraîche verdure jetait sa blancheur éblouissante.

— Si vous voulez vous asseoir, dit Perrine, en lui tendant la main.

Et quand elles eurent pris place en face l'une de l'autre, le dîner commença.

— Comme j'aurais été fâchée de n'être pas venue, dit Rosalie, parlant la bouche pleine, c'est si joli et si bon.

— Pourquoi donc ne seriez-vous pas venue ?

— Parce qu'on voulait m'envoyer à Picquigny pour M. Bendit qui est malade.

— Qu'est-ce qu'il a, M. Bendit ?

— La fièvre typhoïde ; il est très malade, à preuve que depuis hier il ne sait pas ce qu'il dit, et ne reconnaît plus personne ; c'est pour cela qu'hier justement j'ai été pour venir vous chercher.

— Moi ! Et pourquoi faire ?

— Ah ! voilà une idée que j'ai eue.

— Si je peux quelque chose pour M. Bendit, je suis prête : il a été bon pour moi ; mais que peut une pauvre fille ? Je ne comprends pas.

— Donnez-moi encore un peu de poisson, avec du cresson, et je vais vous l'expliquer. Vous savez que M. Bendit est l'employé chargé de la correspondance étrangère. Comme maintenant il n'a plus sa tête, il ne peut plus rien traduire. On voulait faire venir un autre employé pour le remplacer ; mais comme celui-là pourrait bien garder la place quand M. Bendit sera guéri, s'il guérit, M. Fabry et M. Mombleux ont proposé de se charger de son travail, afin qu'il retrouve sa place plus tard. Mais voilà qu'hier M. Fabry a été envoyé en Écosse et M. Mombleux est resté embarrassé, parce que s'il lit assez bien l'allemand et s'il peut faire les traductions de l'anglais avec M. Fabry, quand il est tout seul, ça ne va plus aussi bien, surtout quand il s'agit de lettres en anglais dont il faut deviner l'écriture. Il expliquait cela à table où je le servais, et il disait qu'il avait peur d'être obligé de renoncer à remplacer M. Bendit ; alors j'ai eu l'idée de lui dire que vous parliez l'anglais comme le français...

— Je parlais français avec mon père, anglais avec ma mère, et quand nous nous entretenions tous les trois ensemble, nous employions tantôt une langue, tantôt l'autre, indifféremment, sans y faire attention.

— Pourtant, je n'ai pas osé ; mais maintenant, est-ce que je peux lui dire cela ?

— Certainement, si vous croyez qu'il peut avoir besoin d'une pauvre fille comme moi.

— Il ne s'agit pas d'une pauvre fille ou d'une demoiselle, il s'agit de savoir si vous parlez l'anglais.

— Je le parle, mais traduire une lettre d'affaires, c'est autre chose.

— Pas avec M. Mombleux, qui connaît les affaires.

— Peut-être. Alors, s'il en est ainsi, dites à M. Mombleux que je serais bien heureuse de pouvoir faire quelque chose pour M. Bendit.

— Je le lui dirai.

La perche, malgré sa grosseur, avait été dévorée et le cresson avait aussi disparu. On arrivait au dessert, Perrine se leva et remplaça les feuilles de berce sur lesquelles le poisson avait été servi, par des feuilles de nénéphar en forme de coupe, veinées et vernissées comme eût pu l'être le plus beau des émaux ; puis elle offrit ses groseilles à maquereau :

— Acceptez donc, dit-elle, en riant comme si elle avait joué à la poupée, quelques fruits de mon jardin.

— Où est-il votre jardin ?

— Sur notre tête : un groseillier a poussé dans les branches d'un des saules qui sert de pilier à la maison.

— Savez-vous que vous n'allez pas pouvoir l'occuper longtemps encore votre maison ?

— Jusqu'à l'hiver, je pense.

— Jusqu'à l'hiver ! Et la chasse au marais qui va s'ouvrir ; à ce moment l'aumuche servira pour sûr.

— Ah ! mon Dieu.

La journée qui avait si bien commencé, finit sur cette terrible menace, et cette nuit-là fut certainement la plus mauvaise que Perrine eût passée dans son île depuis qu'elle l'occupait.

Où irait-elle ?

Et tous ses ustensiles, qu'elle avait eu tant de peine à réunir, qu'en ferait-elle ?

XXIII

Si Rosalie n'avait parlé que de la prochaine ouverture de la chasse au marais, Perrine serait restée sous le coup de ce danger gros de menaces pour elle, mais ce qu'elle avait dit de la maladie de Bendit et des traductions de Mombleux apportait une diversion à cette impression.

Le lundi comme cela avait été convenu avec Rosalie, elle passa devant la maison de mère Françoise à la sortie de midi, afin de se mettre à la disposition de Mombleux, si celui-ci avait besoin d'elle ; mais Rosalie vint lui dire que, comme il n'arrive pas de lettres de l'Angleterre le lundi, il n'y avait pas eu de traductions à faire le matin ; peut-être serait-ce pour le lendemain.

Et Perrine rentrée à l'atelier avait repris son travail, quand quelques minutes après deux heures, La Quille la happa au passage.



— Va vite au bureau.

— Pourquoi faire ?

— Est-ce que ça me regarde ? on me dit de t'envoyer au bureau, vas-y.

Elle n'en demanda pas davantage, d'abord parce qu'il était inutile de questionner La Quille, ensuite parce qu'elle se doutait de ce qu'on voulait d'elle ; cependant, elle ne comprenait pas très bien que s'il s'agissait de travailler avec Mombieux à une traduction difficile, on la fit venir dans le bureau où tout le monde pourrait la voir et, par conséquent apprendre qu'il avait besoin d'elle.

Du haut de son perron, Talouel qui la regardait venir, l'appela :

— Viens ici.

Elle monta vivement les marches du perron.

— C'est bien toi qui parles anglais ? demanda-t-il, — réponds-moi sans mentir.

— Ma mère était Anglaise.

— Et le français ? Tu n'as pas d'accent.

— Mon père était Français.

— Tu parles donc les deux langues ?

— Oui, monsieur.

— Bon. Tu vas aller à Saint-Pipoy, où M. Vulfran a besoin de toi.

En entendant ce nom, elle laissa paraître une surprise qui fâcha le directeur.

— Es-tu stupide ?

Elle avait déjà eu le temps de se remettre et de trouver une réponse pour expliquer sa surprise.

— Je ne sais pas où est Saint-Pipoy.

— On va t'y conduire en voiture, tu ne te perdras donc pas.

Et du haut du perron, il appela :

— Guillaume !

La voiture de M. Vulfran qu'elle avait vu rangée, à l'ombre, le long des bureaux, s'approcha :

— Voilà la fille, dit Talouel, vous pouvez la conduire à M. Vulfran, et promptement, n'est-ce pas ?

Déjà Perrine avait descendu le perron et allait monter à côté de Guillaume, mais il l'arrêta d'un signe de la main :

— Pas par là, dit-il, derrière.

En effet, un petit siège pour une seule personne se trouvait derrière elle y monta et la voiture partit grand train.

Quand ils furent sortis du village, Guillaume entendit l'allure de son cheval, se tourna vers Perrine :

— C'est vrai que tu parles anglais ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous allez avoir la chance de faire plaisir au patron.

Elle s'enhardit à poser une question :

— Comment cela ?

— Parce qu'il est avec des mécaniciens anglais qui viennent d'arriver pour monter une machine et qu'il ne peut pas se faire comprendre. Il a amené avec lui M. Mombieux qui parle anglais à ce qu'il dit ; mais l'anglais de M. Mombieux n'est pas celui des mécaniciens, si bien qu'ils se disputent sans se comprendre, et le patron est furieux ; c'était à mourir de rire. A la fin, M. Mombieux n'en pouvant plus, et espérant calmer le patron, a dit qu'il y avait aux cannettes une jeune fille appelée Aurélie qui parlait l'anglais, et le patron m'a envoyé vous chercher.

Déjà ils approchaient des usines de Saint-Pipoy, dont on apercevait les hautes cheminées fumantes, au dessus des cimes des peupliers ; elle savait qu'à Saint-Pipoy, on faisait la filature et le tissage comme à Maraucourt et que, de plus, on y fabriquait des cordages et des ficelles ; seulement, qu'elle sût cela ou l'ignorât, ce qu'elle allait avoir à entendre et à dire ne s'en trouvait pas éclairci.

Quand elle put, au tournant du chemin, embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des bâtiments épars dans la prairie, il lui sembla que pour être moins importants que ceux de Maraucourt, ils étaient considérables cependant ; mais déjà la voiture franchissait la grille d'entrée, presque aussitôt elle s'arrêta devant les bureaux.

— Venez avec moi, dit Guillaume.

Et il la conduisit dans une pièce où se trouvait M. Vulfran, ayant près de lui le directeur de Saint-Pipoy avec qui il s'entretenait.

— Voilà la fille, dit Guillaume, son chapeau à la main.

— C'est bien, laissez-nous.

Puis se tournant vers Perrine :

— Approche, mon enfant, dit M. Vulfran d'un ton qu'elle lui avait déjà entendu prendre pour parler à Rosalie et qui ne ressemblait en rien à celui qu'il avait avec ses employés.

Elle s'en trouva encouragée et put se raidir contre l'émotion qui la troublait.

— Comment t'appelles-tu ? demanda M. Vulfran.

— Aurélie.

— Qui sont tes parents ?

— Je les ai perdus.

— Depuis combien de temps travailles-tu chez moi ?

— Depuis trois semaines.

— D'où es-tu ?

— Je viens de Paris.

— Tu parles anglais ?

— Ma mère était Anglaise.

— Alors, tu sais l'anglais ?

— Je parle l'anglais de la conversation et le comprends, mais...

— Il n'y a pas de mais, tu le sais ou tu ne le sais pas ?

— Je ne sais pas celui des divers métiers qui emploient des mots que je ne connais pas.

— Vous voyez, Benoist que ce que cette petite dit là n'est pas sot, fit M. Vulfran en s'adressant à son directeur.

— Je vous assure qu'elle n'a pas l'air bête du tout.

— Alors, nous pourrions peut-être en tirer quelque chose.

Il se leva en s'appuyant sur une canne et prit le bras du directeur.

— Suis-nous, mon enfant.

Ordinairement les yeux de Perrine savaient voir et retenir ce qu'ils rencontraient mais dans le trajet qu'elle fit derrière M. Vulfran, ce fut en dedans qu'elle regarda : qu'allait-il advenir de cet entretien avec les mécaniciens anglais ?

En arrivant devant un grand bâtiment neuf construit en briques blanches et bleues émaillées, elle aperçut Mombieux qui se promenait en long et en large d'un air ennuyé, et elle crut voir qu'il lui lançait un mauvais regard.

On entra et l'on monta au premier étage, où au milieu d'une vaste salle se trouvaient sur le plancher des grandes caisses en bois blanc, bariolées d'inscriptions de diverses couleurs avec les noms *Matter et Platte, Manchester*, répétés partout ; sur une de ces caisses, les mécaniciens anglais étaient assis, et Perrine remarqua que pour le costume au moins ils avaient la tournure de gentleman ; complet de drap, épingle d'argent à la cravate, et cela lui donna à espérer qu'elle pourrait mieux les comprendre que s'ils étaient des ouvriers grossiers. A l'arrivée de M. Vulfran ils s'étaient levés ; alors celui-ci se tourna vers Perrine :

— Dis-leur que tu parles anglais et qu'ils peuvent s'expliquer avec toi.

Elle fit ce qui était commandé, et aux premiers mots elle eut la satisfaction de voir la physionomie renfrognée des ouvriers s'éclaircir ; il est vrai que ce n'était là qu'une phrase de conversation courante, mais leur demi-sourire était de bon augure.

— Ils ont parfaitement compris, dit le directeur.

— Alors maintenant, dit M. Vulfran, demande-leur pourquoi ils viennent huit jours avant la date fixée pour leur arrivée ; cela fait que l'ingénieur qui devait les diriger et qui parle anglais est absent.

Elle traduisit cette phrase fidèlement, et tout de suite la réponse que l'un d'eux lui fit :

— Ils disent qu'ayant achevé à Cambrai le montage de machines plus tôt qu'ils ne pensaient, ils sont venus ici directement au lieu de repasser par l'Angleterre.

— Chez qui ont-ils monté ces machines à Cambrai ? demanda M. Vulfran.

— Chez MM. Aveline frères.

— Quelles sont ces machines ?

La question posée et la réponse reçue en anglais, Perrine hésita.

— Pourquoi hésites-tu ? demanda vivement M. Vulfran d'un ton impatient.

— Parce que c'est un mot de métier que je ne connais pas.

— Dis ce mot en anglais.

— *Hydraulic mangle.*

— C'est bien cela.

Il répéta le mot en anglais, mais avec un tout autre accent que les ouvriers, ce qui expliquait qu'il n'eut pas compris ceux-ci lorsqu'ils l'avaient prononcé ; puis s'adressant au directeur :

— Vous voyez que les Aveline nous ont devancés ; nous n'avons donc pas de temps à perdre ; je vais télégraphier à Fabry de revenir au plus vite ; mais en attendant il nous faut décider ces gaillards-là à se mettre au travail. Demandez-leur, petite, pourquoi ils se croisent les bras.

Elle traduisit la question, à laquelle celui qui paraissait le chef fit une longue réponse

— Eh bien ? demanda M. Vulfran.

— Ils répondent des choses très compliquées pour moi.

— Tâche cependant de me les expliquer.

— Ils disent que le plancher de fer n'est pas assez solide pour porter leur machine qui pèse cent vingt mille livres...

Elle s'interrompit pour interroger les ouvriers en anglais :

— *One hundred and twenty ?*

— *Yes.*

— C'est bien cent vingt mille livres, et que ce poids crèverait le plancher, la machine travaillant.

— Les poutres ont soixante centimètres de hauteur.

Elle transmit l'objection, écouta la réponse des ouvriers, et continua :

— Ils disent qu'ils ont vérifié l'horizontalité du plancher et qu'il a fléchi.

Ils demandent qu'on fasse le calcul de résistance, et qu'on place des étais sous le plancher.

— Le calcul, Fabry le fera à son retour ; les étais, on va les placer tout de suite. Dis-leur cela. Qu'ils se mettent donc au travail sans perdre une minute. On leur donnera tous les ouvriers dont ils peuvent avoir besoin : charpentiers, maçons. Ils n'auront qu'à demander en s'adressant à toi qui seras à leur disposition, n'ayant à transmettre leurs demandes qu'à M. Benoist.

Elle traduisit ces instructions aux ouvriers qui parurent satisfaits quand elle dit qu'elle serait leur interprète.

— Tu vas donc rester ici, continua M. Vulfran ; on te donnera une fiche pour ta nourriture et ton logement à l'auberge, où tu n'auras rien à payer. Si on est content de toi, tu recevras une gratification au retour de M. Fabry.

(A suivre)



# LES MANGEURS DE FEU

## LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL

Première partie

Le capitaine était décidé à ne pas prononcer une parole. S'il ne se fût retenu, il eût étrangé lord Woargow de Woargow-Hall et privé le parlement anglais d'une de ses lumières à venir.

Sans s'inquiéter autrement de son compagnon, l'honorable membre de la Société royale de Londres prit sa clarinette et se mit à moduler avec composition l'air du soixante-cinquième psaume.

Dès que Gilping eut fini, il remonta avec son instrument, le réintégra dans son fourreau de cuir, puis se tournant à demi devant son compagnon :

—A propos, monsieur Jonathan, lui dit-il, j'ai vérifié de nouveau mes calculs, et j'ai trouvé que nous pouvions tenter l'aventure avec un *mécanique* construit bien plus légèrement que je ne le pensais tout d'abord.

—Que voulez-vous dire ? Pour Dieu ! expliquez-vous, monsieur Gilping.

—Ahio ! c'est très simple, positivement très simple. Je vous avais promis le *mécanique* pour ce soir ; mais quand j'ai vu que vous aviez besoin de votre *Remember* tout de suite, j'ai appelé Pacific . . .

—Monsieur Gilping ! . . . fit le capitaine haletant.

—Vous comprenez, je suppose . . . J'ai appelé Pacific et je lui ai dit tout doucement, car il n'aime pas à être brusqué : Mon ami, il faut que nous soyons au placer en dix minutes.

—Monsieur Gilping !

—Ahio ! êtes-vous malade ? Non ! c'est très bien . . . Pacific mit ses oreilles comme cela sur son dos, — et Gilping imita le mouvement de l'animal avec ses deux mains, — ce qui veut dire : marchons, car il faut comprendre son langage, monsieur Jonathan, à ce cher ami.

Le malheureux capitaine suait à grosses gouttes, mais il n'osait plus interrompre.

—Alors, continua tranquillement Gilping, nous sommes partis tous les deux, moi marchant à côté de lui, car voyez-vous, monsieur Jonathan, quand le temps presse nous allons plus vite à pied tous les deux. Alors nous arrivons au placer : mes ordres avaient été fidèlement exécutés, personne n'avait quitté le travail de la nuit ; il fallait voir marcher les aiguilles dans la toile à voile . . .

—Les aiguilles . . . la toile ! murmura le pauvre capitaine anéanti.

Toutes ses espérances venaient de s'évanouir à l'instant.

—Eh oui ! les aiguilles, la toile, reprit imperturbablement Gilping ; vous ne pensiez pas, je suppose, que je les ferais construire en bois.

Et satisfait de la plaisanterie, l'honorable prédicant se renversa sur Pacific en riant à gorge déployée.

—En bois ! construire quoi ? murmura le pauvre Jonathan ahuri.

La tête lui tournait, il lui sembla qu'il perdait la raison.

—Quoi ! quoi ! fit John Gilping avec volubilité mais le *mécanique*, monsieur Jonathan, le *mécanique*,

—Le *mécanique*, répéta machinalement le capitaine.

Eh oui, le *mécanique* que je vous avais promis pour élever à fleur d'eau votre *Remember*. Eh bien, je l'ai fait achever en moins d'une heure et transporter près du lac, avec dix bottes de paille et le petit fourneau à expériences du placer ; et au lever du soleil, car nous ne pourrions faire les dernières manœuvres dans l'obscurité, le *Remember* arrivera tranquillement à la surface du lac . . . Ah ! par exemple, je ne vous réponds pas qu'il y restera longtemps, le *mécanique* est trop faible . . .

Il n'en put dire plus long . . . De toutes ces singulières explications, le capitaine n'avait compris qu'une chose : c'est que Gilping avait tenu sa parole et que le *Remember* allait lui être rendu . . . Le coup avait été si violent, si imprévu, après les tortures morales qu'il avait supportées, qu'il n'avait pu résister . . . Le sang lui était tout à coup remonté au cerveau, il avait poussé un grand cri et était tombé évanoui sur le gazon.

### CHAPITRE V

Les préparatifs. — L'idée de Gilping. — A bord du *Remember*

Le guerrier nagarnook et Gilping s'étaient précipités immédiatement au secours du capitaine ; mais ce dernier avait à peine touché le sol, qu'il se relevait par un effort de volonté qui avait dominé la défaillance physique.

—M. Gilping, fit l'énergique Yankee, dès qu'il eut repris entièrement possession de lui-même, en serrant les mains de son compagnon à les lui briser, vingt fois, pendant cette nuit, j'ai offert ma vie contre la possession du *Remember* pendant une heure seulement ; souvenez-vous bien que ma vie est à vous, quels que soient l'heure et le lieu où vous la réclamez, quelle que soit la cause pour laquelle vous en ayez besoin.

—Aho ! ça n'en vaut pas la peine, M. Jonathan, non vraiment, pas la peine . . . Le *mécanique* est très simple, vous verrez ; un enfant l'aurait trouvé. Le poids de votre *Remember*, eu égard de son volume, dépasse très

peu celui de l'eau qu'il déplace, puisqu'il flotte entre deux eaux, monte et descend à volonté avec une faible pression ; l'air comprimé entre les murailles de sa coque, plus léger que l'eau, fait l'office de gaz. Si vous en laissez échapper une certaine quantité, le *Remember* descend comme le ballon dont on entr'ouvre la soupape ; il monte, au contraire, dès que la machine à fabriquer l'air a réparé la perte et que vous avez fermé les conduits d'échappement.

Mais votre *Remember*, pour évoluer facilement, doit être toujours en état d'obéir à la moindre pression. Eh bien, cette faible quantité d'air que vous ne pouvez lui ajouter en fermant le conduit d'échappement, puisque vous n'êtes pas dans l'intérieur de votre navire, j'ai pensé, moi, à la lui ajouter au dehors par le moyen d'un petit ballon.

—Un ballon ! fit Jonathan, en se frappant le front, c'est vrai, c'est très simple ; mais il fallait y songer, c'est l'œuf de Christophe Colomb.

Gilping avait donné ces explications tout en marchant, et les deux hommes arrivèrent bientôt sur les bords du lac, guidés par l'indigène à qui tous les détours de la forêt étaient familiers.

Ils trouvèrent, à leur poste, les mécaniciens Toucas et Danéan, que Gilping avait chargés de tous les détails de l'installation. Tout était prêt.

Le petit ballon, suspendu à l'extrémité d'une potence par un nœud coulant, était attaché aux cordages de communication, et dans son extrémité inférieure était engagé le cornet du fourneau garni de paille hachée.

Cependant le temps avait marché, les étoiles commençaient à blanchir aux cieux du côté de l'Orient, et le jour n'allait pas tarder à paraître. C'était sans doute le moment qu'attendait Ivanovitch pour porter ses coups avec plus de sûreté, et savourer sa vengeance.

Le capitaine traça rapidement les lignes suivantes, qu'il expédia au comte d'Entraygues par le guerrier indigène qui l'avait accompagné :

« Tout va bien. Dans un quart d'heure je serai à bord du *Remember* ; faites prévenir les guerriers nagarnooks, dispersez-les de tous les côtés dans la campagne, car il se peut que l'homme masqué, vaincu, abandonne ses compagnons, ses navires, et cherche à se sauver en se cachant dans le Buisson. Il ne faut pas qu'il échappe. Ce jour doit être celui de son châtiment, et le dernier qui luira sur ses crimes. »

—Attention ! cria alors Gilping, qui commandait la manœuvre, chacun à son poste.

Le capitaine Rouge se plaça sur la berge, en face du lieu où reposait le *Remember* à quelques mètres seulement du rivage, prêt à s'élaner dans les flots.

—Le Bihan, allumez le fourneau ! continua le brave homme.

Aussitôt la paille s'enflamma avec la rapidité de l'éclair, et quelques secondes après, l'aérostat commença à se gonfler.

Les deux mécaniciens se tenaient prêts à lancer les amarres au premier commandement . . .

Cinq jours seulement s'étaient écoulés depuis que le capitaine Rouge avait quitté le *Remember*, mais ils avaient paru comme un siècle à l'équipage du navire sous marin.

### CHAPITRE VI

Le ballon de Gilping. — Hurrah pour le *Remember*. — Une ruse de guerre d'Amoutoff — Lion et renard.

L'aube au disque rouge, précurseur du soleil, commençait à colorer l'horizon, lorsque Gilping s'écria d'une voix de stentor :

—Larguez les amarres, larguez partout.

L'ordre fut exécuté avec une telle précision par Toucas et Danéan, les deux mécaniciens, que le petit ballon, instantanément dégagé, commença son ascension.

Un immense hurrah, poussé par tous les spectateurs de cette scène émouvante, salua ce précieux résultat.

Tant de persistance et d'efforts furent enfin récompensés. On vit tout à coup le capitaine pousser un cri de triomphe et de joie, puis les deux mains unies au-dessus de la tête, il plongeait dans le lac, impatient de rejoindre son navire dont il venait d'apercevoir la silhouette sous les flots. Pénétrer dans l'intérieur par la manœuvre inverse de celle qui avait permis à Ivanovitch d'en sortir, fut l'affaire d'un instant, et quelques minutes après, le *Remember*, dirigé par le capitaine, s'élevait jusqu'à sa ligne de flottaison et venait se ranger le long du quai ; le grand panneau du pont s'ouvrait alors, et Jonathan Spiers se montrait à ses amis, entouré de tout son état-major.

—Et maintenant, fit Jonathan Spiers à Gilping et à ceux qui l'avaient accompagné sur la plage, rejoignez le comte en toute hâte. De l'observatoire naturel où il se trouve, vous pourrez assister sans danger à la fin du drame . . . l'heure de la justice a sonné pour l'homme masqué. Nous allons

nous retirer à quelques mètres sous l'eau, car il ne faut pas que le brigand nous aperçoive avant d'être assez avancé pour ne plus reculer.

Lorsque John Gilping arriva au milieu de ses amis, gravement monté sur le débonnaire Pacific, il fut reçu comme un triomphateur, et l'apparition subite de deux points noirs, dans la lumière dorée de l'horizon, put seule interrompre les félicitations de toute nature qu'on lui adressait.

C'était le *Swan* et le *Wasp* qui accouraient pour achever l'œuvre de destruction commencée la veille. Ivanovitch ne s'était retiré dans la nuit, le capitaine l'avait bien deviné, que pour laisser le temps aux accumulateurs de se charger d'électricité, et donner également ses dernières instructions à Amoutoff, chargé de la direction du *Wasp*.

Arrivés à cinq cents mètres de l'habitation, le *Swan* et le *Wasp* s'arrêtèrent et, par dérision sans doute, l'homme masqué envoya un parlementaire indigène à ses ennemis. Sommation était faite à tous les Européens de se rendre à merci ; grâce devait leur être faite de la vie, et excepté à trois d'entre eux que le futur vainqueur se réservait de désigner.

L'indigène revint, avec cette fière réponse :

« L'homme masqué a dix minutes pour restituer les deux navires qu'il a soustraits à leur véritable propriétaire et se constituer prisonnier ; il serait fusillé comme un soldat, au lieu d'être pendu comme un vulgaire écumeur de Buisson. »

A ces paroles fidèlement rapportées par son émissaire, Ivanovitch ne put s'empêcher de frissonner ; il ne comprenait rien à une audace si fort au-dessus de son propre courage.

— Baste ! fit-il devant son second, on a vu des prisonniers insulter le canon qui allait les couper en deux . . . Marchons, et pas de merci.

Les deux navires qui avaient atterri pour faire cette inutile sommation s'élevèrent de nouveau dans le ciel et cinglèrent en droite ligne sur les bâtiments de France-Station.

Alors se passa une chose étrange, indescriptible, bien faite pour démontrer l'influence de la force morale sur l'insolente brutalité. La scène, si dramatique jusqu'alors, allait subitement changer de face, grâce à une idée du jeune comte d'Entraygues, immédiatement acceptée d'enthousiasme par tous ses compagnons.

Tout le monde était revenu à l'habitation pour recevoir le parlementaire ; après le départ de l'indigène, Olivier dit à ses compagnons en parlant de l'homme masqué :

— Cet homme est un lâche ! le soin avec lequel il a toujours su mettre sa personne à l'abri tout en poussant les autres en avant le prouve surabondamment ; mais, si vous êtes de mon avis, nous allons l'obliger lui-même à nous en fournir la démonstration la plus éclatante. Transportons une table sur l'Esplanade, avec des fauteuils, asseyons-nous à l'entour, les uns jouant ou lisant, d'autres inspectant l'horizon avec leur jumelle comme si nous allions assister à une joute courtoise ; et vous verrez qu'en face de notre indifférence, le lâche brigand qui, depuis deux ans, s'abrite derrière un masque pour nous poursuivre de sa haine, prendra peur ; il devinera avec son instinct de conservation quelque danger inconnu et n'osera s'avancer. A ce jeu, du reste, nous risquons peu de chose.

Ce projet fut à l'instant même exécuté.

Quel ne fut donc pas l'étonnement du misérable Ivanovitch, lorsque, s'étant suffisamment élevé pour apercevoir l'esplanade de France-Station, que les arbres lui cachaient pendant l'atterrissage, il vit tous les Européens qu'il se proposait d'anéantir paisiblement installés autour d'une vaste table, dans les diverses positions indiquées par Olivier.

— Bravo ! fit le capitaine Rouge en frappant dans ses mains, comme si on eût pu l'entendre du dehors ; vous allez voir que le misérable aura peur.

Les deux navires, en effet, planaient à trois ou quatre cents mètres de distance horizontale, sans oser s'approcher.

Puis on les vit tout à coup incliner leur avant vers la terre et regagner lentement le sol. Surpris au delà de toute expression, en effet, par l'attitude de ses adversaires, Ivanovitch s'était senti peu à peu envahir par une inexplicable terreur, et il avait donné le signal de la descente pour prendre conseil de son lieutenant.

— Eh bien, qu'attendez-vous donc pour foudroyer tous ces insolents ? . . . fit brutalement Amoutoff, dès que les deux panneaux furent ouverts. Ma parole, si je ne vous devais obéissance, et qu'après tout la mort de ces gens-là m'est indifférente, j'aurais agi sans vous.

— Tu ne connais pas Jonathan Spiers, répondit-il en hésitant ; il est bien capable d'avoir imaginé en deux ou trois jours quelque machine infernale qui nous fera payer cher notre témérité ; sans cela l'attitude de ces gens-là est inexplicable . . .

— Comment ! avec les puissantes machines dont vous disposez, vous oseriez reculer . . . c'était bien la peine de me faire quitter Melbourne. Tenez, il faut en finir, et je vais vous faire une proposition : laissez moi tenter l'aventure, vous vous tiendrez à une certaine distance en arrière de moi, prêt à me soutenir au besoin.

Ivanovitch hésitait.

— Rien n'est plus naturel, poursuivit Amoutoff, qui connaissait les projets des Invisibles et ne voulait pas laisser passer l'occasion qui se présentait d'en finir avec Olivier d'Entraygues ; le chef d'une expédition dirigée et ne se met pas en avant.

Cette transaction sauvait l'amour-propre d'Ivanovitch, il accepta.

— En ce cas, Amoutoff, dit-il alors à son second, tu vas prendre le commandement du *Swan*, que nous avons déjà expérimenté hier ; tu seras plus sûr de tes coups.

En quelques minutes, son intelligence subtile et inventive avait bâti tout un autre plan qui, dans sa pensée, devait plus tard lui assurer infailliblement la victoire. La ténacité de Jonathan Spiers dans la haine, le serment de le poursuivre sans trêve ni merci, fait par Olivier et le Canadien,

lui étaient de sûrs garants qu'il les entraînerait facilement à sa suite pour les faire tomber dans le dernier piège qu'il leur tendrait.

— Les steppes l'Oural sont muettes murmura-t-il entre ses dents . . . et il ordonna aux deux hommes du *Wasp* de monter à bord du *Swan* avec Amoutoff.

— Tu n'auras pas trop de ces quatre aides pour te prêter main-forte, dit-il à ce dernier.

Les deux navires s'élevèrent ensemble dans les airs pour la seconde fois, et Amoutoff, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi, se lança dans la direction de France-Station. En le voyant jouer ainsi carrément la partie, Ivanovitch eut un moment de honte qui lui fit perdre un instant de vue ses prudentes résolutions, et il se précipita à sa suite sans trop se rendre compte de ce qu'il allait faire.

En apercevant le *Swan* qui arrivait comme une bombe sur l'habitation, les Européens jetèrent un regard rempli d'une crainte légitime sur le lac ; une minute d'hésitation, et le secours arriverait trop tard ; mais c'est à peine si leur appréhension dura le temps de l'éprouver, le *Remember* venait de s'élançer hors du lac avec la rapidité d'une flèche, et courait droit sur ses deux satellites pour leur offrir le combat. D'un bond, la petite troupe fut debout pour mieux suivre les péripéties de la lutte et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, émergèrent instantanément du Buisson des milliers de



— Le *Swan* parvint à planter son éperon à l'arrière du *Remember*. (Page 136, col. 2.)

têtes d'indigènes affreusement peintes en guerre. En avant et autour de l'habitation, les Nagarnooks, en arrière les Ngotaks. Les deux partis, exaltés par des haines séculaires, attendaient avec une joie féroce le moment de s'entregorger.

## CHAPITRE VII

Le combat. — La mort d'un héros. — Fuite sous l'eau. — Le dernier jour des Ngotaks

La lutte promettait d'être d'autant plus intéressante et terrible que les navires, garnis intérieurement d'un épais enduit, mauvais conducteur de l'électricité, n'avaient rien à craindre de leurs mutuelles décharges.

D'un coup d'œil, Amoutoff avait compris qu'il ne pouvait compter que sur lui ; aussi, ne s'occupant plus du secours qui aurait pu lui venir de son compagnon, il se prépara à soutenir vaillamment la lutte.

Il commença par diminuer de vitesse pour être toujours maître de sa manœuvre, et, au moment où le *Remember* allait donner en grand sur lui, il laissa porter bas, et son colossal adversaire, emporté par la force d'impulsion acquise, passa comme un ouragan au-dessus de lui. A peine le *Swan* était-il dépassé, qu'il se relevait en opérant un mouvement de conversion sur lui-même et courait sur son éperon à l'arrière.

Le *Remember* n'eut que le temps de faire volte face, et, son coup manqué, ce fut au tour du petit navire de profiter de sa vitesse pour filer au-dessus de son ennemi.

Plusieurs assauts furent ainsi évités avec un rare bonheur de part et d'autre, quand, à la suite d'une riposte heureuse, le petit *Swan* parvint à planter son éperon à l'arrière du *Remember* ; mais il resta engagé, et, malgré tous ses efforts, fut entraîné comme à la remorque par son colossal ennemi

CHOSSES ET AUTRES

Les machines d'un navire de guerre coûtent environ \$700,000

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19. r. Jacob, Paris.

**GUYOT** Un canon Gatling peut tirer 3,129 coups à la minute.

**PILULES** APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**VALLET** Cinq mille abeilles pèsent environ une livre.

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** —La construction du canal de Manchester a coûté la vie à 158 personnes.

**QUINUM LABARRAQUE** VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—La consommation universelle du poivre noir est évaluée à \$3,000,000 par année.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre Dame et Rich- mond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 0/0 par an.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

RENE RAVAUX

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.



M. LE PROFESSEUR HICKS



M. le professeur Hicks

Nous sommes heureux de constater que l'idée que nous avons eue de publier une galerie échiquéenne, devant comprendre les principaux joueurs d'échecs canadiens, a reçu l'approbation de tous ceux à qui nous en avons fait part, et nous a valu les félicitations de nos confrères de la presse anglaise.

Parmi les plus marquants de ces amateurs doit figurer, sans contredit, M. le professeur Hicks, du collège McGill.

C'est en Angleterre, en 1816, qu'est né ce confrère distingué. A l'âge de vingt ans, il entra à l'école disciplinaire pour les professeurs, au Sanctuary, à Westminster. En 1853, il fut envoyé à Montréal par la "Société des Eglises et des Ecoles Coloniales," de Londres.

Quand l'école normale McGill fut fondée par le gouvernement, il fut nommé professeur de cette institution. Il succéda comme principal

au Dr Dawson, en 1870, et continua à enseigner jusqu'en 1883, époque à laquelle il se retira du service actif pour aller demeurer à Saint Gabriel-de Brandon, dans le comté de Berthier.

Dès son arrivée à Montréal, il ne tarda pas à se faire recevoir membre du Montreal Chess Club. Il rédigea la colonne d'échecs du Canadian Illustrated News, journal maintenant disparu, pendant neuf ans. Il remporta le premier prix dans le concours de l'Association Canadienne des Echecs, en 1874, et eut l'honneur de remporter la victoire dans une partie contre le célèbre capitaine Mackenzie, lors de la visite du champion américain en cette ville. Ce fut la seule partie gagnée en cette occasion.

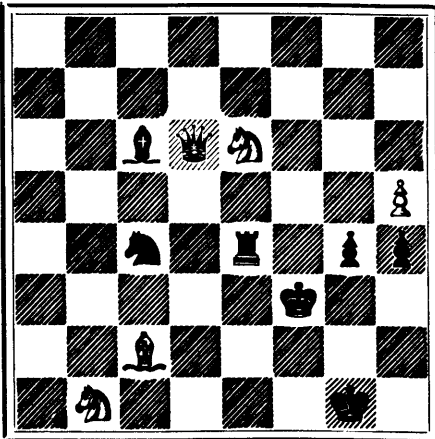
Le professeur Hicks, quoique s'occupant aujourd'hui des échecs avec moins d'ardeur qu'autrefois, et malgré son grand âge, on peut le voir se livrant à son délassement favori de trois à six heures, tous les jours, dans les salles du Montreal Chess Club. Il a donc droit à une place d'honneur dans notre galerie des lutteurs dont il est l'un des vétérans.

Nous invitons tous les amateurs du Canada, qui aimeraient à faire partie de notre galerie, à nous envoyer leur meilleure photographie, accompagnées de notes biographiques aussi détaillées que possible, surtout en ce qui concerne les échecs. Chacun aura son tour et passera suivant ses titres.

No 146—PROBLEME D'ECHECS

Concours du "Chakmatny Journal." — 1er prix, par M. A. Galitzky

Noirs—5 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 145

Blancs

Noirs

1 C 5e T

2 Mat, selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE John Murphy & Cie GRANDE VENTE

L'OCCASION

de notre

Déménagement

Tout le stock entier sera vendu avec

REDUCTIONS DE 10 A 75 P. C.

Visitez nos différents départements. Durant cette grande vente des bons marchés sans précédents sont offerts

EXEMPLES :—Toutes nos broderies nouvelles, importation du printemps, vendues moins 20 p. c d'escompte.

Toutes nos garnitures pour robes sans exception aucune, vendues moins 20 p. c. d'escompte.

Nous venons de recevoir au-delà de vingt caisses de toiles de toutes sortes, que nous écoulons à moitié prix. Nous conseillons aux dames de voir ce lot extraordinaire qui devra nécessairement s'écouler avec une grande rapidité, vu leur bas prix.

JOHN MURPHY & CIE

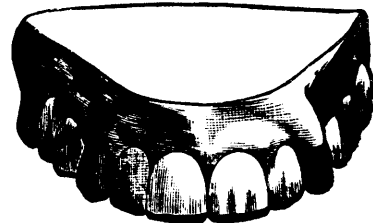
Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. No. 2193

Federal No. 50

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

UNE DOSE

LE GRAND

TAKE THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux, etc., etc.

Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge, etc.

A LA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150.000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

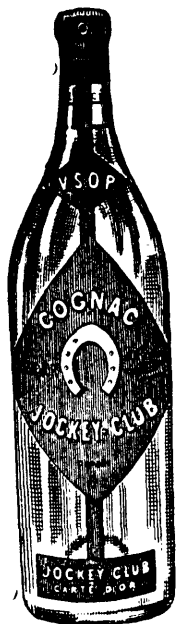
**Cie GENERALE**  
— DES —  
**BAZARS**

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent  
**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**LE COSMOS.**—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

330 et

Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉ EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061  
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEVR, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les  
**MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**

**CHOCOLAT MENIER**



Une  
**Erreur**  
**Commune**

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

**C'EST UNE ERREUR**

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,  
PRENEZ l'Huile d'Olive,  
Que reste-t-il ?  
**UN RESIDU.** Il en est ainsi du **COCOA.**

Une comparaison :

Le **COCOA** est le lait écrémé.  
Le **CHOCOLAT** de la crème pure

Demandez à l'Epicier

— LE —

**CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

**PATENTS**  
— CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. —

**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

**RENAUD, KING**

AND

**PATTERSON**

**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux **EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrioe, Poitrine, Côtes, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER**  
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE  
1875, STE CATHERINE, Montréal.—Prix 25c



**PACIFIQUE CANADIEN**

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., \*9.10 p.m.,  
Boston, 8.00 a.m., \*8.20 p.m.  
†Portland, 9.00 a.m., †8.20 p.m.  
Toronto—8.25 a.m., \*9.00 p.m.  
Déroit, Chicago, 8.25 a.m., \*9.00 p.m.  
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. 9.10 p.m.  
Winnipeg et Vancouver, 4.45 a.m., 9.10 p.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.  
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.  
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,  
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., †8.40 p.m. \*8.20 p.m.  
Sherbrooke, 4.05 p.m. †8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., \*9.00 p.m.  
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.20 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., †8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :  
Québec, 8.10 a.m., †8.30 p.m. et 10.30 p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, 8.50 a.m.,  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
† Samedis exceptés. \* Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST JACQUES  
COIN DE LA RUE ST FRANCOIS XAVIER